



LIVRE TROISIÈME.

DEPUIS LE VOYAGE DE MONFORT A ROME OU IL EST
NOMMÉ MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE EN 1706,
JUSQU'AU COMMENCEMENT DE SES TRAVAUX
DANS LE DIOCÈSE DE LA ROCHELLE EN 1711.

CHAPITRE PREMIER.

VOYAGE DE MONFORT A ROME EN 1706.

Le vénérable missionnaire, au moment de quitter Poitiers et ceux qu'il avoit convertis à Jésus-Christ, ne put se défendre d'une vive douleur en pensant au danger où ils seroient exposés, après son départ, de retourner en arrière. Pour prévenir autant qu'il étoit en lui ce malheur, il leur écrivit une lettre commune que voici presque en entier :

« DIEU SEUL !

» Chers habitans de Montbernage, Saint-
» Saturnin, Saint-Simplicien, la Résurrection

» et autres qui avez profité de la mission que
» Jésus-Christ, mon maître, vient de vous
» faire : salut en Jésus-Christ et Marie !

» Ne pouvant vous parler de vive voix,
» parce que la sainte obéissance me le défend,
» je prends la liberté de vous écrire, sur mon
» départ, comme un pauvre père à ses enfans,
» non pas pour vous apprendre des choses
» nouvelles, mais pour vous confirmer dans
» les vérités que je vous ai dites.

» L'amitié chrétienne et paternelle que je
» vous porte est si forte, que je vous porterai
» partout dans mon cœur, à la vie, à la mort
» et dans l'éternité. Que j'oublie plutôt ma
» main droite que de vous oublier, en quel-
» que lieu que je sois, jusqu'au saint autel,
» que dis-je, jusqu'aux extrémités du monde,
» jusqu'aux portes de la mort ! Soyez-en
» persuadés. Pourvu que vous soyez fidèles à
» pratiquer ce que Jésus-Christ vous a ensei-
» gné par ses missionnaires, et moi indigne,
» malgré le diable, le monde et la chair.

» Souvenez-vous donc, mes chers enfans,
» ma joie, ma gloire et ma couronne, d'aimer
» ardemment Jésus-Christ, de l'aimer par Ma-
» rie. Faites éclater partout et devant tous,
» votre dévotion véritable à la très-sainte

» Vierge, notre bonne mère, afin d'être par-
» tout la bonne odeur de Jésus-Christ; afin
» de porter constamment votre croix à la suite
» de ce bon maître, et de gagner la couronne
» et le royaume qui vous attend. Ne manquez
» point à accomplir et pratiquer fidèlement
» vos *promesses de baptême*, et à dire tous les
» jours votre chapelet en public ou en parti-
» culier, à fréquenter les sacremens, au moins
» tous les mois.

» Je prie mes chers amis de Montbernage
» qui ont l'image de ma bonne Mère et mon
» cœur, de continuer et augmenter la ferveur
» de leurs prières; de ne point souffrir impu-
» nément dans leur faubourg les blasphéma-
» teurs, jureurs, chanteurs de vilaines chan-
» sons et ivrognes; je dis impunément, c'est-à-
» dire que s'ils ne peuvent pas les empêcher,
» en les reprenant avec zèle et douceur, du
» moins qu'ils ne manquent pas d'en faire pé-
» nitence, même publique, quand ce ne se-
» roit que de réciter un *Ave Maria* dans le
» lieu même, ou de faire amende honorable,
» un cierge à la main, dans leur chambre ou
» à l'église. Voilà ce qu'il faut faire, et Dieu
» aidant, vous persévérerez dans son service.
» J'en dis autant aux autres lieux.

» Il faut, mes chers enfans, il faut que vous
» serviez d'exemple à tout Poitiers et aux en-
» virons. Qu'aucun ne travaille le jour des
» fêtes gardées; qu'aucun n'étale et n'en-
» tr'ouvre même sa boutique, et cela contre
» la pratique de ceux qui volent à Dieu son
» jour, et qui se précipitent malheureusement
» dans la damnation, quelques beaux pré-
» textes qu'ils apportent, à moins que vous
» n'ayez une véritable nécessité reconnue par
» votre digne curé. Ne travaillez les saints jours
» en aucune manière, et Dieu, je vous le pro-
» mets, vous bénira dans le spirituel et même
» le temporel; en sorte que vous ne manque-
» rez pas du nécessaire. Je prie mes chères
» poissonnières de Saint-Simplicien, bou-
» chères, revendeuses et autres, de continuer
» le bon exemple qu'elles donnent à toute la
» ville, par la pratique de ce qu'elles ont ap-
» pris dans la mission.

» Je vous prie tous en général et en parti-
» culier, de m'accompagner de vos prières
» dans le pèlerinage que je vais faire pour
» vous et pour plusieurs; je dis *pour vous*,
» car j'entreprends ce voyage long et pénible,
» à la Providence, pour obtenir de Dieu, par
» l'intercession de la sainte Vierge, la persé-

» véronique pour vous; je dis *pour plusieurs*,
» car je porte en mon cœur tous les pauvres
» pécheurs du Poitou et autres lieux, qui se
» damnent malheureusement; leur ame est si
» chère à mon Dieu, qu'il a donné tout son
» sang pour elle, et je ne donnerois rien! il
» a fait pour elle de si longs et si pénibles
» voyages, et je ne ferois rien! il a risqué jus-
» qu'à sa propre vie, et je ne risquerois pas la
» mienne! Ah! il n'y a qu'un idolâtre ou un
» mauvais chrétien qui n'est point touché de
» la perte de ces trésors infinis, les ames ra-
» chetées de Jésus-Christ. Priez donc pour
» cela, mes chers amis, priez aussi pour moi,
» afin que ma malice et mon indignité ne
» mettent pas obstacle à ce que Dieu et sa
» sainte Mère veulent faire par mon ministère.
» Je cherche la divine Providence: aidez-moi
» à la trouver; j'ai de grands ennemis en tête;
» tous les mondains, qui estiment et aiment les
» choses caduques et périssables, me raillent,
» me méprisent et me persécutent; tout l'en-
» fer a comploté ma perte, et fera partout
» soulever contre moi toutes les puissances.
» Au milieu de tout cela, je suis très-foible
» et la foiblesse même, ignorant et l'igno-
» rance même, et le reste que je n'ose dire.

» Il ne faut pas douter qu'étant unique et
» pauvre, je périrai, à moins que la très-
» sainte Vierge, les prières des bonnes ames,
» et en particulier les vôtres, ne me soutien-
» nent, et ne m'obtiennent de Dieu le don de
» la parole, ou la divine sagesse qui sera le
» remède à tous mes maux, et l'arme puis-
» sante contre tous mes ennemis. Avec Marie
» il est aisé, je mets ma confiance en elle,
» quoique le monde et l'enfer en grondent, et
» je dis avec saint Bernard: *Filioli, hæc mea*
» *maxima fiducia est, hæc tota ratio spei mee.*
» Faites-vous expliquer ces paroles, je ne les
» aurois pas osé avancer de moi-même. C'est
» par Marie que je cherche et que je trou-
» verai Jésus, que j'écraserai la tête du ser-
» pent, et que je vaincrai mes ennemis et
» moi-même pour la plus grande gloire de
» Dieu.

» Adieu, sans adieu; car si Dieu me con-
» serve en vie, je repasserai par ici, soit pour
» y demeurer quelque temps soumis à l'obéis-
» sance de votre illustre prélat, si zélé pour
» le salut des ames, et si compatissant à nos
» infirmités, soit pour passer dans un autre
» pays, parce que Dieu étant mon père, j'ai
» autant de lieux où demeurer, qu'il y en a

» où il est injustement offensé par les pécheurs.

» Tout vôtre.

LOUIS-MARIE DE MONTFORT,

» *Prêtre et esclave indigne de Jésus en Marie.* »

Cette lettre écrite, le saint prêtre, après avoir recommandé au frère Mathurin de l'attendre à Poitiers ou aux environs, se mit, le jour même, en route. On étoit alors au commencement du Carême. Ne voulant voyager que sur les fonds de la Providence, il commença par donner aux pauvres quelques sous qui lui restoient. Un jeune Espagnol lui avoit demandé à l'accompagner, il n'y consentit qu'à la condition que lui-même se dépouilleroit du peu qu'il avoit. Pour l'y engager, il lui promit de fournir à sa dépense. Le voilà donc en route, sans autres provisions que la sainte Bible, son Bréviaire, un crucifix, son chapelet, une image de la sainte Vierge, et son bâton à la main. On peut juger quelle fatigue ce fut de faire un si long voyage à pied, et en jeûnant tous les jours; mais on se feroit plus difficilement une juste idée de toutes les humiliations dont ce voyage fut accompagné. Souvent rebuté et même maltraité, comme un

misérable vagabond, le pieux pèlerin passoit quelquefois des jours entiers sans un morceau de pain, et des nuits sans aucun abri. Il est vrai qu'ordinairement, comme il l'a dit lui-même, après un jour mauvais, la Providence veilloit en bonne mère à lui ménager un lendemain qui l'en dédommageoit. La nécessité l'obligea, dans ce voyage, à se départir quelquefois de la règle qu'il s'étoit faite de ne point prendre l'honneur de ses messes.

Sa dévotion pour la Mère de Dieu ne pouvoit manquer de l'arrêter quelques jours à Lorette, pour y prier dans la maison où vécut Marie, où le Fils de Dieu daigna lui-même habiter, et qui, depuis le treizième siècle, transportée dans ces lieux par le ministère des anges, et enrichie par la munificence des papes et des rois, attire des pèlerins et des curieux de toutes les parties du monde. Les souvenirs se pressèrent, sans doute, dans l'ame ardente de Montfort; en entrant dans cette demeure sacrée, il se crut aux jours où le Fils et la Mère l'habitoient; il lui sembla les voir, les entendre. Combien la piété qui l'accompagnoit toujours à l'autel ne dut-elle pas s'enflammer à ces pensées, chaque fois qu'il y dit la messe! Un habitant de Lorette en fut si édifié, qu'il le conjura

de vouloir bien prendre chez lui son logement et sa nourriture, tout le temps qu'il resteroit dans cette ville. Le saint voyageur accepta l'offre, et séjourna quinze jours environ dans ce lieu si riche de souvenirs et de grâces.

Montfort continuoit sa route avec un nouveau courage, quand tout à coup lui apparoit, à l'horizon, le dôme de l'église Saint-Pierre. Il se jette à genoux, et se prosterne contre terre; des larmes coulent de ses yeux; il reste un instant abimé dans un sentiment profond de respect et d'amour. Puis il se relève, ôte ses souliers, et fait, pieds nus, les deux lieues qui le séparent encore de Rome. Il se rappelle comment Pierre autrefois entra, lui aussi, un bâton à la main, dans cette capitale du monde, sans amis, sans cortège, sans autre richesse que la pauvreté d'un Dieu crucifié. Il pense au miracle toujours subsistant qui a placé une croix sur le Capitole, et fait du trône des Césars le siège d'un pauvre pêcheur. Tout plein de ces pensées, il arrive à Rome. La curiosité ne l'y avoit point conduit : il ne fit rien pour la satisfaire. Aussi, à son retour, quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il avoit vu dans cette patrie des beaux-arts, il lui répondit ingénument : *Rien*,

Il ne songea qu'à remplir la fin principale de son voyage; et, quand il crut s'y être assez préparé par la visite des lieux saints et les autres dévotions que sa piété put lui suggérer, il fit demander une audience au souverain Pontife, qui étoit alors Clément XI. Cette audience lui fut accordée le 6 juin. Lui-même a dit depuis, qu'à la vue du successeur de saint Pierre, il avoit été saisi d'un sentiment extraordinaire de respect, comme s'il eût vu Jésus-Christ même dans la personne de son vicaire. Il n'éprouva pourtant aucun trouble, et, après avoir baisé les pieds de Sa Sainteté, il lui lut avec assurance un petit discours latin. Le vénérable Pontife l'écouta avec une bonté digne du père commun des fidèles, et lui dit qu'il pouvoit parler français, que lui-même l'entendoit assez pour pouvoir lui répondre. Montfort lui exposa le désir qu'il avoit depuis long-temps de porter l'Evangile chez les peuples infidèles, dans l'espoir d'y répandre son sang pour la foi; puis il ajouta qu'il venoit apprendre la volonté de Dieu de la bouche même de son vicaire, disposé qu'il étoit à travailler en quelque endroit du monde qu'il lui plût l'envoyer. « Monsieur, lui répondit le Pontife, en éten-

» dant la main vers la France, vous avez dans
» votre patrie un champ digne de votre
» zèle. » Lui désignant ensuite, plus en détail,
et le but et les moyens de sa mission, il lui
enjoignit de combattre les erreurs du jansé-
nisme, que lui-même avoit condamnées; de
bien enseigner la doctrine chrétienne aux en-
fants et au peuple, et de s'attacher à faire re-
fleurrir l'esprit du Christianisme, par le renou-
vellement des promesses du baptême. Puis
il lui conféra le titre de missionnaire aposto-
lique, lui recommandant d'en user toujours
avec une soumission parfaite aux évêques
qui l'appelleroient dans leurs diocèses. Il lui
accorda de plus le privilège de faire diffé-
rentes bénédictions, et attacha au crucifix que
lui présenta le pieux pèlerin, une indulgence
plénière pour tous ceux qui, vraiment con-
trits, le baiseroient à l'heure de la mort, en
prononçant les saints noms de Jésus et de
Marie. Les paroles du souverain Pontife
firent sur le cœur de cet homme de foi, la
même impression que s'il les eût entendues
de la propre bouche du Sauveur du monde,
et elles y demeurèrent toujours gravées. Plei-
nement assuré par elles de la volonté du Sei-
gneur, il ne songea plus qu'à la remplir, et

toute la suite de sa vie fera voir combien il
s'en acquitta parfaitement.

Montfort ne tarda pas à quitter Rome pour
revenir en France. Il trouva sa route semée
des mêmes humiliations, des mêmes rebuts
que la première fois. Au reste, pour rendre
ce retour extrêmement pénible, il eût suffi
des chaleurs excessives de juillet et d'août,
sous le ciel de l'Italie. Ses pieds furent bientôt
écorchés, et il lui fallut quitter ses chaus-
sures. Son chapeau sous le bras, ses souliers
dans une main, dans l'autre son chapelet et
son bâton surmonté du crucifix indulgencié
par le Pape, ainsi marchoit le saint voyageur.
Enfin il arriva le 25 août, fête de saint Louis,
son patron, au prieuré de Ligugé près Poi-
tiers, où le frère Mathurin l'attendoit. Il n'en
fut reconqu qu'avec quelque peine, tant il
étoit brûlé par le soleil, et affoibli par la fa-
tigue.



CHAPITRE DEUXIEME.

DEPUIS LE VOYAGE DE MONTFORT A ROME, JUSQU' A SON
RETOUR DANS SON DIOCÈSE EN 1706.

MONTFORT étoit rentré en France pour exercer le saint ministère partout où l'appelloient les évêques, conformément à sa mission apostolique. Ne pouvant continuer ses travaux dans le diocèse de Poitiers, quel parti devoit-il prendre, sinon de retourner dans son propre diocèse? C'est aussi ce qu'il fit au bout de huit jours qu'il passa dans la retraite, chez un ecclésiastique de ses amis, pour se remettre de ce qu'il appelloit la dissipation de son voyage. Il s'en falloit bien qu'un si court repos eût réparé ses forces; cependant au lieu de se rendre directement dans sa famille, il voulut faire deux nouveaux pèlerinages, afin d'attirer sur ses travaux apostoliques la protection de la Mère de Dieu et de l'Archange saint Michel.

Son premier pèlerinage fut à Notre-Dame-des-Ardilliers, à Saumur. On peut juger de la ferveur avec laquelle il s'en acquitta, par ce qu'on lui a vu faire dans un semblable voyage à Notre-Dame-de-Chartres, pendant qu'il étoit au séminaire Saint-Sulpice. Une circonstance particulière de celui de Saumur, fut le service qu'il y rendit aux Filles de la Providence, dans la personne de leur fondatrice, sœur Jeanne de La Noue, morte en odeur de sainteté, en 1736. Cette humble servante du Seigneur étoit conduite par une voie extraordinaire, et se livroit à des austérités que plusieurs trouvoient excessives. Ses Filles avoient là-dessus bien des peines; elle-même craignoit d'être dans l'illusion. Dès qu'on sut Montfort à Saumur, de part et d'autre on s'empressa de le consulter. L'homme de Dieu parut d'abord indécis; mais un jour, après avoir dit la messe, pour demander à Dieu ses lumières, il confirma, du ton le plus assuré, la sœur Jeanne de La Noue dans les résolutions qu'elle avoit prises : « Continuez, lui dit-il, comme vous avez commencé; c'est l'esprit de Dieu qui vous conduit, et qui vous inspire les austérités que vous pratiquez. Tenez pour assuré que c'est

» là votre vocation , et l'état où Dieu vous
» veut. » Ce conseil fut reçu comme un
oracle , et l'événement a fait voir qu'il venoit
du ciel.

Le terme du second pèlerinage de Montfort fut le Mont-Saint-Michel, aujourd'hui prison d'état, mais alors abbaye célèbre et pieux rendez-vous où, de toutes parts, on alloit invoquer le glorieux chef de la milice céleste : autrefois il y étoit apparu, et le nom de la montagne atteste encore le miracle. Le saint missionnaire avoit toujours été très-dévoth aux saints Anges; mais depuis que le chef de l'Eglise lui avoit assigné la France pour théâtre de ses travaux, il s'étoit fait un devoir d'une dévotion particulière envers saint Michel, honoré de tous temps comme le protecteur de ce royaume. Lui-même d'ailleurs se croyoit tout spécialement protégé par cet archange puissant. Il en fit une fois la confiance à la sœur Marie-Louise de Jésus; et dans une autre circonstance où plusieurs jeunes gens le menaçoient, il leur dit que le grand saint Michel étoit son défenseur; qu'il n'avoit rien à craindre d'eux. Tous ces motifs étoient assez puissans pour le conduire en un lieu où ce glorieux archange étoit si particulière-

ment honoré. Il y arriva le 28 septembre, veille de sa fête. Dès ce premier soir il donna une preuve éclatante de la confiance qu'il avoit en sa protection. Dans la maison même où il logeoit, des hommes échauffés par le vin, proféroient des juremens et des blasphèmes horribles. Le saint prêtre les entend; aussitôt il se lève, et, sans rien craindre de leur brutale colère, il court au milieu d'eux, et leur reproche leur impiété, en des termes si énergiques, qu'il les force à se retirer sans oser lui répondre. « Lui-même, dit le frère » Mathurin, il se retira à l'écart, et fut expier » sur son corps, par quelque pénitence, » les péchés de ces misérables. »

Pour se rendre du mont Saint-Michel à Montfort, lieu de sa naissance, le saint missionnaire prit la route de Rennes, dans le dessein, sans doute, d'y voir cet oncle prêtre, dont il a déjà été parlé. Il paroît avoir ignoré que son père et sa mère fussent alors dans cette ville. A son arrivée, son goût pour l'indigence et l'obscurité, lui fit choisir son logement chez une pauvre femme qui ne recevoit chez elle que les plus nécessiteux, et leur fournissoit, au prix le plus modique, ce qui fait dans ce pays la nourriture des pauvres gens, de la

galette et du lait. Ses premières visites furent pour les pauvres de l'hôpital. Il y avoit déjà deux jours qu'il étoit à Rennes, sans avoir encore vu son oncle, quand celui-ci, averti de son arrivée, alla le trouver. Les marques d'amitié qu'il lui donna furent accompagnées de quelques reproches. Après lui avoir appris que son père et sa mère étoient dans la ville, il le blâma de ne s'en être pas informé, et lui dit qu'il s'étonnoit de cette conduite à l'égard de parens dont il étoit chéri; elle lui paroissoit contraire au respect dont la nature et la religion lui faisoient une loi. Il ajouta qu'il étoit déshonorant pour sa famille qu'il demeurât sous ses yeux dans un réduit où, selon toute apparence, il manquoit des choses les plus nécessaires. Le serviteur de Dieu, qui n'avoit coutume de répondre que par son silence aux reproches qu'on lui faisoit, crut devoir à ses parens de se disculper en cette occasion. Il n'avoit garde, répondit-il à son oncle, d'oublier ce qu'il devoit à ses parens. Son cœur étoit pénétré pour eux des sentimens les plus respectueux et les plus tendres, et le Seigneur étoit témoin des prières qu'il lui adressoit tous les jours pour eux. Il croyoit par là leur marquer son amour bien plus solidement que par

des visites qui leur seroient inutiles, et qui l'empêcheroient lui-même de *s'employer tout entier aux affaires de son Père céleste*. Quant à son genre de vie, il ne croyoit pas nécessaire de le justifier : il l'étoit assez par l'exemple de son divin Maître. L'oncle admira dans son neveu des sentimens si fort au-dessus de la nature. Celui-ci, au reste, sans qu'il fût besoin d'insister, partit sur-le-champ pour aller voir ses parens. Il consentit même à prendre chez son père un repas, où toute la famille se trouva rassemblée. Ce fut une véritable image des agapes des premiers chrétiens. Le missionnaire, en entrant dans la chambre, se mit à genoux, et récita, selon sa coutume, la prière : *Visita, quæsumus, etc.* Lorsque la table fut servie, il commença par faire la portion des pauvres de ce qui s'y trouvoit de meilleur. Pendant tout le repas, il ne parla que de Dieu, et il le fit d'une manière aussi aisée que touchante. On essaya de le retenir à la maison; mais toutes les instances furent inutiles, et il ne voulut point changer le pauvre logement qu'il avoit pris à son arrivée.

Pour achever de faire connoître les sentimens de Montfort à l'égard de sa famille, nous citerons ici la lettre qu'il écrivoit de Poitiers à

sa mère, le 18 août 1704. On y verra comment l'esprit d'un détachement vraiment chrétien, loin d'éteindre en un cœur l'amour de ses parens, ne fait que l'épurer, et le rendre plus réellement utile. « Préparez-vous à la » mort qui vous talonne par beaucoup de » tribulations. Souffrez-les chrétiennement » comme vous faites. Il faut souffrir et porter » sa croix tous les jours : il est nécessaire. Il » vous est infiniment avantageux d'être appau- » vrie jusqu'à l'hôpital, si c'est la volonté de » notre grand Dieu; d'être méprisée jusqu'à » être délaissée de tout le monde, et de mou- » rir en vivant. Quoique je ne vous écrive » pas, je ne vous oublie pas dans mes prières » et sacrifices; je vous aime et honore d'au- » tant plus parfaitement, que ni la chair » ni le sang n'y ont plus de part. Ne m'em- » barrassez point de mes frères et sœurs; j'ai » fait pour eux ce que Dieu a demandé de » moi par charité; je n'ai, pour le présent, » aucun bien temporel à leur faire, étant plus » pauvre que tous; je les remets, avec toute la » famille, entre les mains de celui qui l'a créée. » Qu'on me regarde comme un mort, je le ré- » pète afin qu'on s'en souviennne; qu'on me » regarde comme un homme mort, je ne

» prétends rien voir ni toucher de la famille » dont Jésus-Christ m'a fait naître. Je re- » nonce à tout, hormis mon titre, parce que » l'Église me le défend; mes biens, ma pa- » trie, mon père et ma mère sont là-haut, je » ne reconnois plus personne selon la chair. » Il est vrai que je vous ai, et à mon père, » de grandes obligations pour m'avoir mis au » monde, pour m'avoir nourri, et élevé dans » la crainte de Dieu, et rendu une infinité de » bons services; c'est de quoi je vous rends » mille actions de grâces, et c'est pourquoi » je prie tous les jours pour votre salut, et je » le ferai pendant votre vie et après votre » mort; mais de faire autre chose pour vous, » rien et moi, c'est la même chose dans mon » ancienne famille. Dans la nouvelle famille » dont je suis, j'ai épousé la sagesse et la croix » où sont tous mes trésors temporels et éter- » nels de la terre et des cieux; mais si grands, » que si on les connoissoit, Montfort feroit » envie aux riches et plus puissans rois de la » terre. Personne ne connoit les secrets dont » je parle, ou du moins très-peu de person- » nes : vous les connoîtrez dans l'éternité, si » vous avez le bonheur d'être sauvée, car » peut-être ne le serez-vous pas; tremblez et

» aimez davantage. Je prie mon père, de la
» part de mon père céleste, de ne point tou-
» cher la poix, car il en sera gâté; de ne point
» manger de la terre, car il en sera suffoqué ;
» de ne point avaler de fumée, car il en sera
» étouffé. Je salue votre ange gardien, et suis
» tout à vous en Jésus et Marie,

» MONTFORT,

» *Prêtre et esclave indigne de Jésus vivant en Marie.* »

Durant son séjour à Rennes, qui ne fut guère que de quinze jours, Montfort prêcha dans plusieurs églises, et toujours avec le plus grand succès. Ce qu'il fit chez les religieuses du Calvaire mérite d'être rapporté. On s'attendoit à l'y voir prêcher, et grand nombre de personnes étoient accourues pour l'entendre. Le saint prêtre, en arrivant à l'église, voit ce nombreux auditoire, entre dans la sacristie, s'y recueille un moment, puis, en sortant presque aussitôt, et s'adressant à tout le peuple : « Vous êtes venus en foule pour
» m'entendre, leur dit-il; vous pensez peut-
» être, mes très-chers frères et très-chères
» sœurs, entendre un grand prédicateur, un
» homme extraordinaire : je ne prêcherai
» point ; je vais seulement faire mon oraison,

» comme je pourrais la faire, si j'étois seul
» dans ma chambre. » On plaça un fauteuil pour lui dans la nef; il se mit à genoux, et répandant alors son cœur en présence du Seigneur, il dit sur les souffrances, des choses si belles et si touchantes, que tous les assistans se sentirent vivement embrasés de l'amour de Jésus crucifié. Son oraison finie, il récita tout haut le chapelet, puis se rendant à la porte de l'église, le bonnet carré à la main, il y fit une quête pour le rétablissement de l'église paroissiale de Saint-Sauveur.

Montfort prêcha aussi dans l'un et l'autre séminaire, et les directeurs furent si satisfaits de ses discours, qu'ils le pressèrent de rester avec eux, pour faire ensemble des missions à la campagne. Mais n'ayant plus d'engagement dans aucun diocèse, il ne croyoit pouvoir mieux faire que d'aller se mettre à la disposition de son évêque naturel, laissant à la Providence de le diriger ensuite à son gré. Il quitta donc Rennes pour se rendre à Montfort, lieu de sa naissance. Il y arriva vers la fête de la Toussaint, mais en inconnu, voulant tout devoir à la charité, et rien à la considération qu'on auroit pu avoir pour sa personne. Il évita même d'entrer dans la ville, et

s'arrêta dans un petit village distant d'un quart de lieue. Son projet étoit d'y loger chez une pauvre femme qui avoit été sa nourrice. Il envoya le frère Mathurin la prier de donner, par charité, le couvert à un pauvre prêtre et à son compagnon. Cette proposition ne fut pas du goût de la bonne femme. Montfort se présenta lui-même à deux ou trois autres maisons, et demanda, pour l'amour de Notre-Seigneur, un peu de paille pour lui et son compagnon. Partout il n'éprouva que des rebuts. Enfin, il s'informa quel étoit le plus pauvre du village; on lui indiqua la cabane d'un vieillard nommé Pierre Belin, et il s'y présenta. « Vous êtes les bien-venus, répondit aussitôt le bon homme avec joie, je n'ai » qu'un peu de pain et de l'eau à vous donner, et un peu de paille pour vous coucher; » si j'avois mieux, je vous l'offrirois de grand » cœur; mais enfin je partagerai volontiers » avec vous le peu que j'ai. » Jamais offre ne fut faite de meilleur cœur, ni reçue avec plus de satisfaction. Le serviteur de Dieu étoit au comble de sa joie de se voir dans un réduit qui lui représentoit si bien l'étable de Bethléem. Cependant le vieillard le fixoit attentivement; à la fin il reconnut dans son nouvel

hôte le fils de M. Grignon de la Bacheleraie. Le lendemain, la nouvelle en fut bientôt répandue dans tout le village; chacun alors s'empressa de venir au secours du saint prêtre. On lui apporta, entre autres choses, une couverture, un matelas, des draps et un oreiller; mais au lieu de s'en servir, ils les donna à un pauvre du voisinage, disant que ces commodités *ne convenoient pas à un misérable comme lui, mais aux véritables pauvres de Jésus-Christ*. Ceux qui l'avoient rebuté lui en témoignèrent leur peine. Sa pauvre nourrice surtout en fut inconsolable : elle se jeta à ses pieds, répandit un torrent de larmes, lui demanda mille pardons, et le conjura de ne pas refuser de venir chez elle prendre, au moins, un repas; il y consentit, et comme cette femme, pleine de joie, se donnoit beaucoup de mouvement pour lui : « Andrée, Andrée, » lui dit-il moins par reproche que pour » éclairer sa charité, Andrée, vous avez bien » soin de moi; mais vous n'êtes pas charitable. Oubliez Montfort, il n'est rien. Pensez » à Jésus-Christ, il est tout; et c'est lui qu'il » faut toujours considérer dans les pauvres.

CHAPITRE TROISIEME.

DEPUIS LE RETOUR DE MONTFORT DANS SON DIOCÈSE
EN 1706, JUSQU'A SA RETRAITE DANS SA SOLITUDE DE
SAINT-LAZARE EN 1707.

MONTFORT ne pouvoit rester oisif. Plusieurs prêtres de son diocèse commençoient alors une mission dans la ville de Dinan, il leur offrit ses services, et ils furent acceptés. L'estime qu'il avoit toujours eue pour la fonction de catéchiste, s'étoit encore accrue depuis que le souverain Pontife la lui avoit spécialement recommandée; il s'en chargea, par préférence, à la mission de Dinan. Il ne pouvoit travailler nulle part, sans y parler de Marie, sans y laisser quelque monument de sa dévotion pour elle. Là ce fut un grand et beau tableau de la mère de Dieu, devant lequel on devoit se rassembler pour la récitation du rosaire, et tenir un cierge continuellement allumé. Mais un établissement plus important,

et qui subsiste encore à Dinan, est l'hôpital auquel sa charité donna naissance. Un soir, ayant trouvé un pauvre si couvert d'ulcères que personne n'osoit l'approcher, il le prit sur ses épaules, et le porta à la maison des missionnaires. La porte étoit fermée : il crie de *l'ouvrir à Jésus-Christ*, puis il va droit à sa chambre, couche le malade dans son lit, et passe lui-même la nuit en prières. Beaucoup d'autres pauvres éprouvèrent les effets de sa charité, et c'étoit une espèce de prodige qu'avec les seuls secours de la Providence, il pût en soulager un si grand nombre. Ses exemples et ses paroles communiquèrent son esprit à plusieurs personnes de piété, mais nulle n'entra dans ses vues à l'égal du comte et de la comtesse de la Garaye, qui le possédèrent quelque temps chez eux. Après avoir fait de leur château un hôpital, et l'avoir doté suffisamment, ils y servirent eux-mêmes les pauvres, pendant plus de trente années.

La mission de Dinan finie, le saint prêtre obtint les pouvoirs nécessaires, pour en faire une autre aux soldats qui étoient en garnison dans la ville : le succès en fut complet. Il sut bientôt gagner leur affection par les prévenances de sa charité, et toucher leurs cœurs

par la force de ses discours. On les voyoit fondre en larmes à ses sermons, et courir ensuite en foule au tribunal de la pénitence. De Dinan, Montfort alla donner une mission à Saint-Suliac, puis une retraite à Bècherel. Il se disposoit à poursuivre ainsi ses travaux dans son diocèse, lorsque M. Leuduger, supérieur des missionnaires de Saint-Brieuc, l'invita à venir partager les leurs. Il se rendit à sa demande avec l'agrément de son évêque, vers la fin de février 1707, et travailla jusqu'à la mi-septembre, dans les paroisses de Baulon, Le Verger, Merdrignac, du diocèse de Saint-Malo; Plumieux et autres, de celui de Saint-Brieuc. Mais ce fut surtout à la Chèze, Saint-Brieuc et Moncontour que son zèle s'exerça d'une manière plus remarquable.

Il y avoit à la Chèze une grande chapelle, dédiée à la très-sainte Vierge, sous le nom de Notre-Dame-de-Pitié. Totalement abandonnée, depuis plusieurs siècles, elle n'avoit pas même de toiture, et l'intérieur étoit rempli de ronces et d'orties. Le grand apôtre de Bretagne, saint Vincent Ferrier, dans le cours de ses missions, l'avoit vue en cet état, et prêchant un jour au peuple, après avoir exprimé le désir qu'il auroit eu de la restau-

rer, il avoit assuré que *cette grande entreprise étoit réservée, par le Ciel, à un homme que le Tout-Puissant feroit naître dans les temps réculés, homme qui viendrait en inconnu, homme qui seroit beaucoup contrarié et bafoué; homme cependant, qui, avec le secours de la grâce, viendrait à bout de cette sainte entreprise.* Que Montfort eût ou non, dès le principe, connoissance de cette prophétie, son zèle pour la maison de Dieu, et sa dévotion pour Marie ne lui permettoient pas de voir ces ruines d'un œil indifférent. Il entreprit de les relever, et il y réussit merveilleusement. Après avoir solidement restauré les murs, refait la toiture, le pavé, les portes et les vitraux, il s'occupa de décorer l'intérieur. Il fit placer un grand autel à la romaine, entouré de huit statues de grandeur naturelle, et d'une très-riche balustrade. Sur l'autel étoit une belle croix entourée de rayons dorés, et au pied de cette croix, devoit être une statue de Notre-Dame-de-Pitié. Tous ces travaux demandoient et des ouvriers de tout genre, et des frais considérables. Il se chargea de tout, fit tous les marchés, et contenta tout le monde. L'argent lui venoit à point nommé, lorsqu'il en avoit besoin. Le travail fut poussé

avec tant d'activité, que tout étoit prêt, quand finit la mission de Plumieux, qui avoit suivi celle de la Chèze. Montfort voulut consacrer, par la plus solennelle cérémonie, la mémoire de cette restauration. Durant neuf jours consécutifs, il prépara les esprits à la fête, en faisant allumer chaque soir, un grand feu de joie. Le neuvième jour il fit porter, avec tout l'appareil possible, la statue de Notre-Dame-de-Pitié, au lieu qui lui étoit destiné dans la chapelle. Cette procession se fit avec un ordre admirable. On y marchoit cinq de front, le chapelet à la main. Le silence n'étoit interrompu de temps en temps que par le chant joyeux des cantiques. Au milieu d'une foule immense, pas le moindre désordre dans les rangs, partout le recueillement et la modestie. *Il sembloit*, dit une relation, *que des anges fussent venus du ciel pour y mettre un si bel ordre.* Depuis lors cette chapelle, qui est actuellement l'église paroissiale, devint l'objet de la dévotion des peuples. On y venoit prier de toutes parts, et les pèlerins faisoient à genoux le tour de l'autel, une croix entre les bras ou sur l'épaule, selon l'usage qu'en avoit établi le saint missionnaire. Cette pratique subsiste encore. C'est de lui que venoit aussi

l'usage, qui s'est conservé en partie, d'y réciter chaque jour un chapelet le matin, un autre à midi et le troisième au soir, en méditant les quinze mystères du rosaire. Peut-être est-ce à cette époque et dans cette intention qu'il composa les prières destinées à rappeler et honorer ces mystères, et que l'on trouve imprimées dans *La solide Dévotion*, et autres livres répandus partout. L'autel de la chapelle de la Chèze et la croix aux rayons dorés n'existent plus; mais la statue de Notre-Dame-de-Pitié se conserve avec vénération au milieu de l'autel principal, et le souvenir de Montfort s'y rattache toujours dans la pieuse mémoire des peuples. On garde du respect même pour une petite chambre qu'il a, dit-on, habitée au château de la Grange, près la Chèze, et où l'on voit encore une pierre que l'on appelle *l'oreiller* du P. Montfort. Des étrangers viennent la visiter, et l'on en a vu emporter par piété des morceaux de la boiserie de la cheminée.

Au nombre des biens que fit le saint prêtre dans la paroisse de la Chèze, il faut mettre la suppression d'une foire qu'on y tenoit jusque-là le jour de l'Ascension. Son zèle trouva des contradicteurs; mais Dieu sembla se charger de leur imposer silence. Un homme entre

autres, qui s'étoit obstiné à vendre une vache le jour de la fête, en perdit tout le prix ce jour-là même. De son côté, l'acheteur vit, en peu de jours, périr cet animal avec plusieurs autres. Lui-même tomba perclus de tous ses membres, et ne guérit qu'après avoir demandé pardon au missionnaire. Le percepteur de l'octroi, pour avoir mal parlé de cette réforme, éprouva un sort semblable, et ne trouva sa guérison que dans le même remède. Beaucoup de faits moins tristes, sans être moins merveilleux, signalèrent, dans le même temps, le puissant crédit de Montfort auprès de Dieu. Plus d'une fois il multiplia des pains pour en nourrir ses chers pauvres. Grand nombre de personnes furent guéries, et entre autres, une fille de madame de Villethébault, depuis long-temps sujette à l'épilepsie. Il l'assura qu'elle n'éprouveroit plus aucun accident de ce genre, et l'événement confirma la prédiction.

De la Chèze, Montfort, toujours guidé par l'obéissance, se rendit à Saint-Brieuc, pour y donner la retraite chez les Filles de la Croix. Il fit là ce qu'il avoit fait ailleurs. Il se présenta à la porte de la communauté, comme un pauvre mendiant, et la portière, qui ne le

connoissoit point, lui refusa même un morceau de pain. Ayant ensuite été reconnu et introduit dans la maison, et trouvant une table très-bien servie, qui l'attendoit, il en prit occasion de donner une leçon aux Sœurs : « Vous refusez, leur dit-il, un morceau de » pain, qu'on vous demande au nom de Jésus- » Christ, et vous préparez un repas à un mi- » sérable pécheur. C'est manquer tout ensem- » ble et de foi et de charité. » Tel fut le début de l'homme apostolique. S'il étoit propre à humilier un peu ces bonnes religieuses, et à les indisposer contre le prédicateur, bientôt ils se connurent mieux, et s'accordèrent une estime sans réserve.

Pendant près de trois mois qu'on retint le missionnaire à Saint-Brieuc, il se donna une peine incroyable dans l'exercice du saint ministère, et pour pourvoir au soulagement des pauvres. On ne comprenoit pas comment il pouvoit suffire à tout, et cependant il savoit trouver encore du temps pour l'oraison. Il est vrai qu'il le prenoit sur la nuit, et souvent on le trouvoit, dans des lieux écartés, quelquefois sur des fumiers, tout absorbé dans une contemplation profonde. Le jour arrivoit trop tôt, au gré de ce nouvel Antoine, et une fois

qu'on le pressoit d'abrèger son oraison pour entendre les confessions de quelques personnes qui l'attendoient : « Laissez-moi , dit-il ; » comment serois-je bon pour les autres , si » je ne le suis pas pour moi-même ? » Parole digne d'être gravée sur le prie-dieu de tous ceux qui s'appliquent au saint ministère ! La pénitence la plus rigoureuse s'unissoit à l'oraison pour attirer les bénédictions du ciel sur ses travaux. Est-il étonnant, après cela, qu'ils produisissent tant de fruits dans les ames ? Nous n'en citerons qu'un exemple : Deux jeunes demoiselles avoient une telle aversion pour l'état religieux, qu'elles ne vouloient pas même visiter celles de leurs amies qui l'avoient embrassé, de peur qu'en les voyant, il ne leur prit envie de les imiter. Un jour qu'elles étoient allées entendre Montfort, celui-ci, sans les connoître en aucune façon, les recommanda aux prières de l'assemblée, en assurant qu'elles seroient *la conquête de Jésus et de Marie*. Bientôt, en effet, toutes les deux entrèrent au couvent des Ursulines, et y firent profession. Les conversations particulières de l'homme de Dieu n'étoient guère moins efficaces que ses sermons. Vingt ans après, les filles de la Croix attestèrent, dans un écrit authentique,

qu'elles conservoient encore un précieux souvenir des avis qu'elles en avoient reçus. D'autres communautés religieuses de Saint-Brieuc, et particulièrement celle des Ursulines, qu'il appelloit une maison *très-agréable à Jésus et à Marie*, profitèrent également des instructions du saint prêtre. C'est lui qui encouragea l'établissement de ces dernières à Quintin, en leur annonçant qu'elles y trouveroient bien des contradictions, comme la suite le leur prouva.

Enfin, il put aller rejoindre les autres missionnaires, pour commencer avec eux la mission de Moncontour. Il y arriva un dimanche, et trouva sur la place publique grand nombre de personnes qui dansoient au son des instrumens. Son zèle pour la sanctification du jour du Seigneur s'enflamme à la vue de ce désordre. Il perce la foule, arrache aux joueurs leurs instrumens, et tombant à genoux au milieu de la danse : « Que tous ceux qui sont du » parti de Dieu, s'écrie-t-il, fassent commemoi ; » qu'ils se prosternent pour réparer l'outrage » qu'on fait à sa divine majesté ! » Tous, à l'instant, frappés d'une crainte religieuse, se précipitent à genoux, et demandent miséricorde. De ce pas il va trouver le maire, et

l'engage à profiter de cette disposition des esprits pour prendre les mesures propres à faire cesser le désordre. Une semblable conduite ne sauroit être proposée pour modèle ; mais comment la condamner, quand on voit ainsi réformé, dans un instant, un abus contre lequel avoient échoué, depuis longues années, tous les efforts des gens de bien ? Une sainteté extraordinaire est toute puissante, et Dieu se plaisoit à prouver, par le succès des démarches les plus étranges du zélé missionnaire, qu'il en étoit lui-même le principe.

Ces mêmes réflexions s'appliquent à ce que fit, quelques jours après, le serviteur de Dieu dans l'église de l'hôpital. A l'issue de sa messe, ayant montré aux assistans son crucifix indulgencié par le pape, il annonça que tous alloient être admis à le baiser, à l'exception des personnes dont la parure se ressentoit trop de la vanité du siècle. On fut bien surpris de lui voir refuser cette faveur même aux gouvernantes de l'hôpital, quoiqu'elles fussent vêtues avec toute la modestie possible ; mais il donna pour raison qu'elles étoient de jeunes demoiselles, confiées à leurs soins, dans le goût des vaines parures du monde. Quelques ecclésiastiques fort mal disposés en sa faveur se

trouvoient dans l'église ; ils s'approchèrent pour s'assurer du fait, et s'en amuser ; mais à peine eurent-ils entendu quelques-unes des paroles de feu dont le saint prêtre accompagnoit cette cérémonie, que, merveilleusement changés, ils ne purent eux-mêmes retenir leurs larmes.

Une autre action beaucoup moins extraordinaire que fit Montfort dans cette même mission, eut pour lui des suites bien plus pénibles. M. Leuduger avoit donné un sermon très-pathétique sur la dévotion aux ames du purgatoire. Tout l'auditoire étoit ému. Montfort crut l'occasion favorable pour procurer aux fidèles trépassés un grand nombre de messes, et sans plus d'examen, il se mit à faire une quête à cette intention. Parmi les missionnaires, quelques-uns ne voyoient pas sans peine un étranger les éclipser par ses talens et ses succès. Ils se montrèrent très-choqués de cette infraction à la règle qu'ils s'étoient faite de ne rien demander ; et sans tenir compte de la bonne foi de leur confrère, ils le jugèrent si sévèrement, que M. Leuduger crut devoir le remercier de ses services. Quelques années après, ce digne supérieur voulant se retirer, écrivit à Monfort pour le

prier de venir prendre, à sa place, la direction des missions, mais le serviteur de Dieu avoit alors d'autres engagements.

CHAPITRE QUATRIEME.

DEPUIS LA RETRAITE DE MONTFORT DANS SA SOLITUDE DE SAINT-LAZARE EN 1707, JUSQU'A SA SORTIE DÉFINITIVE DE SON DIOCÈSE EN 1708.

MONTFORT n'ayant plus à travailler avec les missionnaires de Saint-Brieuc, rentra dans son diocèse, vers la mi-septembre 1707, et se retira pour attendre les ordres du Seigneur, dans sa solitude de Saint-Lazare. C'étoit une petite demeure qu'il s'étoit procurée dans un prieuré de ce nom, à une demi-lieue de la ville de Montfort. La maison n'étoit point alors habitée, et il avoit obtenu de s'y loger avec le frère Mathurin, et un autre frère nommé Jean, qui s'étoit joint à eux. En entrant dans cet ermitage, il avoit trouvé en ruines la chapelle qui en dépendoit, et il

l'avoit restaurée. Rien ne manquoit à la décoration de l'autel; il étoit surmonté d'un Saint-Esprit et d'un nom de Jésus. Plus bas étoit placée, sous le nom de Notre-Dame de la Sagesse, une statue de la sainte Vierge, la même, selon toute apparence, que l'on conserve aujourd'hui dans l'hospice de la ville de Montfort. Elle avoit sous ses pieds un croissant d'où jaillissoient des rayons or et argent. Cette pieuse chapelle fut long-temps fréquentée. Dans le milieu étoit un prie-dieu auquel tenoit, par une chaîne de fer, un rosaire dont les grains, de la grosseur d'un pouce, étoient de bois étranger. Quelques débris s'en sont conservés jusqu'à nos jours. Les pèlerins s'en servoient par respect pour l'homme de Dieu, qui en avoit fait usage lui-même.

Il renouvela, dans ce lieu, le vœu qu'il avoit déjà fait de ne plus vivre que d'aumônes; et bientôt il eut occasion de montrer avec quelle rigueur il entendoit l'observer. Sachant qu'il devoit faire une mission dans le lieu de sa naissance, ses parens se proposèrent de pourvoir à sa subsistance et à celle des ouvriers qu'il associeroit à son travail; mais le missionnaire, qui vouloit tout devoir

à la Providence, les remercia de leur bonne volonté, et ne voulut rien accepter d'eux, ni pour lui, ni pour ses coopérateurs. Sa confiance ne fut point trompée. Les secours qu'il recevoit chaque jour étoient si abondans, que du surplus il trouvoit moyen de nourrir une multitude de pauvres. Notre-Seigneur voulut, en faveur d'un serviteur si dégagé des pensées de la nature, faire, en cette rencontre, une exception à la règle générale, *que personne n'est prophète dans sa patrie*. Cette mission ne fut pas moins fructueuse que toutes les autres. C'étoit assez d'un mot de sa bouche pour opérer des miracles de conversion; quelquefois même il n'avoit pas besoin de parler.

Un très-digne religieux, témoin du fait, rapporte qu'un jour étant monté en chaire, dans l'église Saint-Jean, Montfort tira, tout d'un coup, un assez grand crucifix qu'il portoit toujours avec lui, le plaça en spectacle sur la chaire, et sans rien dire, descendit à l'instant, voulant faire entendre à ses auditeurs, que c'étoit Jésus crucifié qui les prêchoit, et qu'ils eussent à l'écouter. Puis, afin de rendre plus efficace encore la voix de ce divin prédicateur, il prit un autre crucifix, et

le présentant aux fidèles : *Voilà votre Sauveur*, leur dit-il, *n'êtes-vous pas bien fâchés de l'avoir offensé?* Chose étonnante! tous les cœurs furent soudain pénétrés de componction, et les yeux des assistans parlèrent pour eux, par des torrens de larmes. Chacun attendoit, avec une pieuse impatience, l'approche du missionnaire, qui parcourut ainsi toute l'église, présentant à genoux, à chacun des assistans, son crucifix à adorer et à baiser. Cette prédication muette tira plus de larmes des yeux, et plus de gémissemens du cœur, elle produisit plus de conversions que le plus beau sermon n'auroit pu faire. C'est ainsi que Dieu se plaît à confondre la fausse sagesse du monde, par l'apparente folie de la croix. C'est ainsi qu'il attache les plus grandes grâces à des traits d'une dévotion simple et animée, et qu'il se plaît à rendre ses saints puissans en œuvres comme en paroles.

Montfort avoit dessein de couronner cette mission par l'érection d'un calvaire qui, en rappelant au souvenir de ses compatriotes les grâces qu'ils avoient reçues, servit à graver de plus en plus dans leurs cœurs, l'amour d'un Dieu crucifié. Tous étoient entrés dans ses pieux projets, et chacun d'eux se faisoit

un bonheur d'y contribuer selon son pouvoir. L'homme de Dieu avoit choisi pour planter la croix, une éminence d'où elle eût été aperçue de très-loin. De là à la chapelle du château, qui n'étoit pas éloignée, il se proposoit de faire bâtir, de distance en distance, des chapelles où les principales circonstances de la passion devoient être représentées. Déjà le sommet de la colline étoit aplani et entouré de fossés, quand survint un ordre du duc de la Trémouille, seigneur de Montfort, qui défendoit de poursuivre l'entreprise. C'étoit l'effet des intrigues de certaines personnes jalouses, et surtout des Jansénistes, appuyés dans ce diocèse par l'évêque lui-même, qui partageoit leurs erreurs. Leur haine n'étoit pas encore satisfaite : il falloit frapper le saint prêtre en sa personne. L'évêque étant, sur ces entrefaites, venu dans la ville de Montfort, ils profitèrent de l'occasion pour lui représenter le missionnaire sous les plus noires couleurs. Il fut mandé et se rendit sur-le-champ. Le prélat étoit à table en nombreuse compagnie. Par respect, Montfort se tint sur le seuil de la porte, chapeau bas, et dans la posture d'un criminel. L'évêque, après l'avoir sévèrement repris, lui défendit de prêcher désormais dans

son diocèse, et d'y entendre les confessions. A une parole si sévère, le saint prêtre ne répondit que par le silence et se retira. Le triomphe de l'envie étoit complet. Mais un instant après, le recteur de Bréal, sans rien savoir de ce qui s'étoit passé, entre dans la salle, et prie le prélat de lui accorder Montfort pour donner la mission à sa paroisse. L'évêque, qui peut-être regrettoit déjà d'avoir agi trop légèrement, accueille sans difficulté sa demande. L'humble missionnaire, instruit du changement, revient lui-même, et supplie Sa Grandeur d'étendre cette faveur à toutes les paroisses où il seroit appelé. Il l'obtient, et recouvre ainsi tous les pouvoirs dont, un instant auparavant, il s'étoit vu si durement dépouillé.

La mission de Bréal commença vers la Toussaint de 1707. L'homme apostolique y parut comme grandi par l'humiliation; sa parole n'avoit jamais été plus puissante. Petits et grands, tous en éprouvèrent l'efficacité; mais les soldats de la garnison semblèrent vouloir l'emporter sur les habitans. Le saint missionnaire forma, des plus fervens d'entre eux, une confrérie de *soldats de Saint-Michel*, à laquelle il donna des réglemens particuliers. Son zèle faillit, dans cette mission, lui coûter

la vie. Un soir, comme il retournoit au presbytère, entendant de grands cris dans une maison, il y entre. C'étoit un homme qui maltraitoit sa femme. Montfort cherche à le calmer, mais en vain. Pour toute réponse, il le voit saisir une hache et la lever sur lui; il tombe à genoux, et incline la tête sous le fer. Mais les bras du furieux, subitement engourdis, laissent échapper l'instrument sans qu'il fasse aucun mal. Ce prodige même n'ayant pu changer ce malheureux, le missionnaire lui prédit qu'en punition de son endurcissement il mourroit pauvre et misérable. « J'ai » connu cet homme, dit un curé de Pipriac, » il s'appeloit Salmon. La prédiction de Montfort sur lui fut accomplie à la lettre; il perdit tout son bien, qui étoit assez considérable; on l'a vu les dernières années de sa vie mendier son pain de porte en porte. Je lui ai donné l'aumône plusieurs fois; c'est de mes mains qu'il a reçu les derniers sacrements; je l'ai vu expirer couché sur un peu de paille, dans une maison où on le logeoit par charité. »

De retour dans sa solitude, après la mission de Bréal, Montfort n'y resta point oisif. Dès qu'il avoit quelque relâche au dehors, le soin

de sa propre perfection l'occupoit tout entier. Il consacroit les jours et les nuits à l'exercice de la prière et de la mortification. On montre encore avec vénération une pierre qui lui servoit, dit-on, d'oreiller. Mais, dans sa retraite même, grand nombre de personnes venoient solliciter son assistance dans leurs besoins spirituels ou corporels. Puis, de temps en temps, comme un autre Jean-Baptiste, il sortoit de son désert pour annoncer la pénitence. Plus d'une fois on le vit sous les halles ou dans les places publiques de la ville, prêcher une foule si grande, qu'aucune église ne pouvoit la contenir. D'autres fois, il alloit aider les pasteurs qui réclamoient le secours de son zèle. Dans une lettre du 17 février 1708, adressée au recteur de Bréal, qui l'avoit prié de venir prêcher les quarante heures dans son église, il s'en excuse sur ce qu'il a pris d'autres engagements pour ces trois jours. Il lui promet seulement de lui envoyer le mardi frère Mathurin pour réciter publiquement le rosaire, chanter des cantiques et lui porter de petites croix de saint Michel, qu'il le prie de distribuer à ses soldats. « Dès le dimanche, » ajoute-t-il, vous les avertirez de s'assembler pour cela le mardi, ce qui ne servira

» pas peu à les retirer des excès qui sont si
» fréquens en ce jour. Saluez-les tous, de ma
» part, et dites-leur que je les prie instam-
» ment d'être fidèles à garder leurs règles,
» particulièrement lundi prochain, et que
» je les irai voir un des dimanches de Ca-
» rême. »

La dernière mission de Montfort, dans le diocèse de Saint-Malo, fut celle de Romillé, vers le mois d'août 1708. Le temps n'avoit rien diminué de la haine de ses ennemis, ou plutôt ses succès de chaque jour n'avoient fait qu'ajouter à leur acharnement. Trompés une première fois, ils surent prendre mieux leurs mesures. L'évêque étant revenu dans la ville de Montfort, ils lui renouvelèrent leurs plaintes avec tant d'artifice, que le prélat, toujours engagé dans l'hérésie, qu'il n'abjura que plusieurs années après, défendit au missionnaire de faire des instructions ailleurs que dans les églises de paroisse, il n'excepta pas même la chapelle de Saint-Lazare. Quoique cette restriction mise à son zèle lui laissât encore beaucoup de moyens de l'exercer, l'homme de Dieu vit bien que ses ennemis ne s'en tiendroient pas là. Il ne crut pas devoir attendre un plus grand scandale, et se résolut à sortir

du diocèse. Avant de partir, il voulut donner une gardienne à l'image de la Vierge qu'il avoit placée dans la chapelle de son ermitage, et il le fit d'une manière qui parut tenir de l'inspiration. A la fin d'une retraite qu'il avoit donnée aux filles, dans l'église de sa paroisse, il les conduisit processionnellement à celle de Saint-Nicolas pour honorer Notre-Dame-du-Rosaire. Là, après une courte et vive exhortation, il leur demanda qui d'entre elles se destinoit pour être la gardienne de *Notre-Dame-de-la-Sagesse*, à Saint-Lazare. Comme personne ne se proposoit, il fit un tour dans l'église, et montrant du doigt une personne : « C'est vous, ma fille, lui dit-il, » c'est vous qui serez la gardienne de notre » bonne Mère, à Saint-Lazare. » Cette fille, nommée Guillemette Rouxel, de la paroisse de Talensac, étoit du tiers-ordre de saint François, et avoit alors quarante-neuf ans. Elle a depuis assuré que Montfort ne la connoissoit pas, et qu'elle ne lui avoit jamais parlé. Cependant, à l'instant même, comme invinciblement inspirée, elle se rendit à la chapelle de Saint-Lazare, et prit son logement dans une petite chambre près de la porte. Elle y a vécu d'aumônes jusqu'à l'âge

de soixante-huit ans, constamment occupée à prier Dieu dans cette chapelle et à en ouvrir la porte à ceux qui venoient y honorer l'image de Notre-Dame-de-la-Sagesse. Cette maison fut depuis occupée par des filles de la Providence, de Saumur, qui vraisemblablement ne fondèrent cet établissement qu'en considération de Montfort, dont les conseils avoient autrefois été, comme on l'a vu, si utiles à leur fondatrice.

CHAPITRE CINQUIÈME.

DEPUIS LA SORTIE DÉFINITIVE DE MONTFORT DU DIOCÈSE DE SAINT-MALO EN 1708, JUSQU'À L'ÉRECTION DU CALVAIRE DE PONT-CHATEAU, AU DIOCÈSE DE NANTES, EN 1709.

De son diocèse, où désormais il ne pouvoit plus exercer en toute liberté le saint ministère, Montfort passa dans un diocèse voisin, celui de Nantes, où il avoit fait l'apprentissage de la vie apostolique, et où il étoit probablement appelé par un des grands-vicaires,

M. Barin, prêtre dont le zèle égaloit la science. Il se joignit d'abord au père Joubert, jésuite, qui donnoit une mission à Saint-Similien, paroisse de Nantes. Le zèle de Montfort, qui le distingua bientôt entre tous les autres missionnaires, mit plus d'une fois sa vie en danger dans le cours de cette mission. Un soir, des libertins se jetèrent sur lui, et ils l'auroient assommé, si le peuple ne l'eût retiré de leurs mains. Eux-mêmes, à leur tour, faillirent payer cher leur faute; il fallut toute l'autorité du saint prêtre pour arrêter la vengeance de ceux qui l'avoient secouru. « Mes chers enfans, leur dit-il, laissez-les aller en paix : ils sont plus à plaindre que vous et moi. »

Un autre jour, passant sur le Cours Saint-Pierre, il y vit une foule de gens qui faisoient entendre d'horribles blasphèmes. C'étoit une bataille entre des ouvriers et des soldats : il se jette à genoux, baise la terre et dit un *Ave Maria*; puis se relevant, il se précipite au milieu des combattans pour les séparer. Les ouvriers, quoique plus forts, cédèrent la place. A quelques pas de là étoit une table de jeu que l'on indiqua au zélé missionnaire comme la cause de cette querelle et de mille autres désordres journaliers. Il la saisit et la brise. A cette vue,

les soldats à qui elle appartenait se précipitent furieux, l'accablent d'injures et de coups, lui arrachent les cheveux, mettent son manteau en pièces, et le menacent de mort, s'il ne paie 50 francs la table qu'il a brisée. « Ah ! réplique-t-il, je donnerois volontiers cinquante mille livres d'or, si je les avois, et de plus tout le sang de mes veines pour exterminer tous les jeux de hasard, tels que celui-là. » Sur cette réponse, ils se saisissent de lui, et le font marcher devant eux à la prison. Il alloit moins semblable au criminel escorté par la justice, qu'au triomphateur entouré d'hommages. Son chapelet à la main, il le récitait à haute voix, et sa joie eût été parfaite, s'il n'eût été arraché des mains des soldats avant d'être rendu à la prison. « Le lendemain, nous dit M. des Bas-tières, l'un des prêtres qui ont travaillé le plus long-temps avec lui, le lendemain je l'allai voir. Il me parut si rempli de joie, qu'il ne se possédoit plus; j'étois seul dans sa chambre, il me prit par les mains, et me dit : Hé, que dites-vous, mon cher ami, de la journée d'hier? Je lui répondis qu'elle avoit été très-humiliante pour lui et très-triste pour moi; que j'avois beaucoup souffert en le voyant traiter si indignement. Pour

» moi, me dit-il en riant, je ne me souviens pas d'avoir eu tant de joie dans toute ma vie; mon contentement auroit été parfait, si j'avois eu le bonheur d'être emprisonné. Puis il se mit à chanter un cantique sur la croix. »

Le Seigneur parut confirmer la mission de son serviteur, en récompensant d'une manière qui sembla merveilleuse plusieurs de ceux qui se montroient plus empressés de l'entendre. En voici un trait entr'autres. Une demoiselle d'une admirable candeur, qui fut depuis supérieure de l'hôpital de Guérande, s'étoit, dès le matin, rendue à Saint-Similien pour y entendre Montfort; elle y resta si long-temps sans prendre aucune nourriture, que dans l'après-midi elle se sentit près de tomber de foiblesse. Sans en rien laisser apercevoir, elle alla s'asseoir sur une pierre, hors de l'église. Elle y étoit à peine qu'une femme inconnue, d'un aspect modeste et vénérable, s'approcha d'elle, lui offrit un morceau de pain, puis disparut. La demoiselle assura depuis n'avoir jamais mangé de pain si délicieux.

La mission de Saint-Similien fut bientôt suivie de celle de Vallet, à cinq lieues environ de Nantes. Ce qu'elle eut de plus remarquable

fut la punition d'un malheureux, le seul de la paroisse qui n'avoit pas voulu en profiter. Un des derniers jours de la mission, le saint prêtre exhortoit le peuple à la contrition : un tonnerre affreux sembloit, en ce moment, s'accorder avec lui pour imprimer dans tous les cœurs les sentimens d'une crainte salutaire. Personne qui ne fondit en larmes et ne demandât miséricorde. Un seul homme, celui dont on a parlé, se tenoit alors tranquillement chez lui, se moquant sans doute en lui-même de la simplicité de ce peuple ; la foudre éclate, et il est écrasé sans avoir un instant pour se reconnoître. Les fruits de cette mission ne se conservèrent cependant pas parfaitement, et la pratique du rosaire que Montfort y avoit établie se négligea peu à peu. Cinq ans après, passant dans le voisinage, le saint missionnaire, instruit de cette négligence, résista à toutes les sollicitations qu'on lui fit d'aller à Vallet. « Non, non, répondit-il, je ne passerai point par Vallet, ils ont quitté mon rosaire. » Cette punition produisit son effet : l'usage du rosaire fut rétabli, et il subsistoit encore bien des années après.

Montfort avoit à peine fini une mission, que, sans lui donner le temps de respirer, on

l'envoyoit ailleurs en commencer une nouvelle. Sa santé faillit succomber à celle de la Chevrolière. Durant une quinzaine, il y fut malade à faire craindre pour ses jours. Il n'en discontinua pas un instant ses travaux, et Dieu bénit ce zèle plus fort que la mort : l'excès de la fatigue le guérit. Cette mission se faisoit par ordre supérieur et contre le gré du curé. Il n'est point de moyen que n'employât celui-ci pour en empêcher les effets. Il eut recours aux plus honteuses calomnies, mais sans aucun succès. Il en vint jusqu'à débiter à l'église même, contre le saint missionnaire, les choses les plus ridicules. Montfort l'écouta à genoux et sans dire mot. « Après quoi, dit M. des Bastières, il descendit de chaire, fit une inclination profonde en passant devant M. le curé, vint me trouver où j'étois, et me dit :
» Chantons le *Te Deum*, mon cher ami, pour
» remercier notre bon Dieu de la charmante
» croix qu'il lui a plu nous envoyer ; j'en ai une
» joie que je ne saurois vous exprimer. Nous
» psalmodiâmes tous deux le *Te Deum* devant
» le saint Sacrement, et il me dit après : Cette
» mission est bien combattue, mais j'espère
» qu'elle en sera d'autant plus fructueuse.
» Avant que de sortir de cette paroisse, il me

» mena voir le curé pour lui dire adieu. Il lui
» parla avec tant de douceur et de charité,
» que j'en fus charmé; car il lui demanda
» mille pardons pour les prétendus sujets de
» chagrins qu'il lui avoit pu causer. *Je vous*
» *assure, monsieur,* lui dit-il en l'embrassant
» tendrement, *que je prierai toute ma vie le*
» *Seigneur pour vous; je vous ai trop d'obli-*
» *gations pour jamais vous oublier; je n'esti-*
» *merois trop heureux, si je pouvois trouver*
» *quelque occasion de vous rendre service.* »

De la Chevrolière, ses supérieurs lui don-
nèrent mission pour Vertou. Là, tout sem-
bloit aller à souhait, et tout autre que Mont-
fort eût été rempli de joie. « Un jour cepen-
» dant, nous dit encore M. des Bastières, il
» me prit par la main, après la prière du soir,
» et me conduisit dans sa chambre; je lui de-
» mandai ce qu'il souhaitoit, il me parut si af-
» fligé, si peiné, que je crus qu'il lui étoit ar-
» rivé quelque grand malheur. Il me dit, en
» soupirant d'une manière si triste qu'il me
» glaça le cœur : Mon cher ami, que nous
» sommes mal ici ! Point du tout, lui répon-
» dis-je; où irions-nous pour être mieux ?
» Nous avons tout à souhait et tout en abon-
» dance. C'est que nous sommes ici trop à

» notre aise, me répliqua-t-il, nous sommes
» très-mal; notre mission sera sans fruits,
» parce qu'elle n'est pas fondée ni appuyée
» sur la croix. Nous sommes ici trop aimés,
» voilà ce qui me fait souffrir. Point de croix,
» quelle croix, quelle affliction pour moi !
» J'ai dessein de finir cette mission dès de-
» main; que vous en semble-t-il, mon cher
» ami ? Ne serions-nous pas mieux dans une
» autre paroisse, à porter la croix de Jésus-
» Christ, notre cher maître, que d'être ici sans
» rien souffrir ? Je lui répondis : Vous feriez
» mal, monsieur, de laisser l'œuvre de Dieu
» imparfaite; si vous n'avez pas de croix ici,
» ce n'est pas notre faute; voilà peut-être la
» première mission où elles vous ont manqué.
» Il eut la bonté de me croire; nous achevâ-
» mes celle de Vertou, qui dura un mois, et
» Dieu y répandit ses grâces et ses bénédic-
» tions en abondance. »

A la fin de cette mission, l'homme de
Dieu fit allumer un grand feu, pour y jeter
publiquement beaucoup de mauvais livres
qu'on lui avoit apportés. Plusieurs personnes
en firent autant. Une demoiselle de condi-
tion s'approcha, comme les autres, du bû-
cher : elle n'avoit point de mauvais livres à

y jeter; mais, au lieu de livres, sous les yeux de ses parens et de tout le peuple étonné de son sacrifice, elle livra aux flammes des parures qu'elle avoit jusqu'alors trop aimées, et, de ce moment, elle y renonça pour toujours.

Un événement plus remarquable encore de cette mission, fut la guérison subite de frère Pierre, jeune homme nouvellement attaché au saint prêtre. Il étoit alité depuis plus de douze jours, et si malade qu'il parloit à peine, et ne pouvoit changer de position, sans un secours étranger. M. des Bastières étant allé le voir un matin, en la compagnie de Montfort, le trouva si mal, qu'il insista pour qu'on lui administrât les sacremens. Sans lui rien répondre, le serviteur de Dieu demanda au malade s'il avoit de la foi. « Hélas ! mon cher » Père, répondit celui-ci, je voudrois bien en » avoir plus que je n'en ai. — Voulez-vous m'o- » béir, reprit Montfort ? — De tout mon cœur, » répondit le malade. » Montfort lui mettant alors la main sur la tête, lui dit : « Je vous » commande de vous lever dans une heure » d'ici, et de venir nous servir à table. » Une heure après, le frère étoit levé, et servoit à table.

Au bout de quelques semaines employées dans la ville de Nantes, à des retraites et autres bonnes œuvres, Montfort fut envoyé, vers le commencement du Carême, dans la paroisse de Cambon. Son zèle n'y fut ni moins actif, ni moins efficace que partout ailleurs. Beaucoup d'abus furent réformés. L'église surtout avoit besoin de réparations : le pavé, les murs, tout y étoit dans le plus triste état. Un matin, après le sermon, le saint missionnaire dit qu'il avoit quelque chose d'important à communiquer aux hommes en particulier. Les femmes étant donc sorties, il adressa aux hommes quelques paroles pour les disposer à entrer dans ses vues, puis proposa de contribuer, chacun selon son pouvoir, à la réparation de l'église : tous acceptèrent de grand cœur. « Eh bien ! mes chers enfans, leur dit-il, mettez-vous huit sur chaque grande » tombe, quatre sur celles qui sont moins » pesantes, et deux sur chaque pavé. » A l'instant chacun fut à son poste. Il leur dit alors de porter ces pierres, avec ordre, dans le cimetière; et en moins d'une demi-heure, tout ce qu'il y avoit de pierres dans l'église y fut transporté. Le lendemain, les femmes étant sorties comme la veille, il exhorta les hom-

mes à revenir le jour suivant, avec tout ce qui seroit nécessaire pour réparer l'église, ouvriers, outils, matériaux. Tout fut exécuté selon son désir, et avec tant d'ordre et d'ardeur, qu'en un jour et demi, tout l'ouvrage fut achevé. Il fit ensuite crépir et blanchir tout l'intérieur de l'église.

A la fin de la mission de Cambon, Montfort courut encore une fois risque de la vie. Cinq malheureux, sachant qu'il devoit se rendre de là à Pontchâteau, résolurent de l'assassiner sur la route; et, pour ne point le manquer, chacun d'eux mit des pierres neuves à ses pistolets. Heureusement qu'une personne ayant ouï quelque chose de leur complot, s'empessa d'en donner avis. On a su depuis qu'effectivement ces gens étoient allés sur la route, et y avoient attendu leur victime depuis cinq heures du matin jusqu'à huit heures du soir.

A Crossac, comme à Cambon, le saint missionnaire signala son zèle pour la décence du lieu saint. Tout le monde, sans distinction, prétendoit avoir droit de se faire enterrer dans l'église; en conséquence de ce droit, dont les habitans étoient extrêmement jaloux, la nef demouroit sans être pavée, et ressembloit plus

à un cimetière qu'à l'intérieur d'une église. C'étoit évidemment un abus. Mais on avoit en vain, depuis long-temps, pris tous les moyens imaginables pour l'abolir. L'autorité de l'évêque et les exhortations les plus pathétiques avoient été sans effet. Enfin, on avoit procédé contre les habitans; et un arrêt du parlement de Rennes, rendu en leur faveur, les avoit confirmés dans leur possession. Montfort paroît, il parle, et tous les esprits sont changés. Les principaux habitans se réunissent à l'issue du sermon, et signent, au nom de toute la paroisse, une renonciation authentique à l'usage abusif, et à l'arrêt qui l'avoit confirmé.

CHAPITRE SIXIÈME.

ÉRECTION DU CALVAIRE DE PONTCHATEAU EN 1709
ET 1710.

LA mission de Pontchâteau, à dix lieues de Nantes, est célèbre entre toutes celles de Montfort, et par la magnificence du calvaire qu'il y éleva, et par les grandes humiliations

qu'il y eut à supporter. Cet événement mérite d'être raconté avec détail. Le saint prêtre terminoit toujours ses missions par la plantation d'une croix destinée à conserver dans l'esprit des peuples le souvenir des paroles du missionnaire, des grâces du Seigneur et de leurs propres résolutions. Mais depuis long-temps, Montfort rouloit dans son esprit une idée plus grande encore. La rencontre d'un lieu convenable à son projet, et les saintes dispositions des habitans de Pontchâteau, le décidèrent à tenter l'entreprise. Après s'en être ouvert aux prêtres qui travailloient avec lui, et leur avoir fait agréer son dessein, il en parla en chaire, et trouvant les fidèles parfaitement disposés, il leur donna rendez-vous pour le lendemain au lieu de l'exécution. C'étoit une vaste lande, à une demi-lieue de la ville, près de la route de Vannes. Le terrain s'y élève de tous côtés par une pente douce, de manière à former au milieu une montagne qui domine tout le pays d'alentour. Montfort se proposoit de construire sur le sommet une autre montagne qui, par sa plus grande élévation et ses sentiers plus difficiles, représentât mieux encore le véritable calvaire, et portât plus haut dans les airs le signe triomphant du salut du monde.

Arrivé, avec tout le peuple, au milieu de la lande, il commença par tracer autour du sommet de la montagne, une vaste enceinte circulaire; puis une autre plus grande encore. Entre ces deux lignes devoit être creusé un fossé large et profond, et les terres qu'on en retireroit devoient être portées au centre pour former la montagne artificielle. Montfort payant d'exemple, saisit une bêche, et donne le premier coup. A l'instant, tous se rangent, et sur tous les points l'ouvrage est commencé : l'enthousiasme est à son comble.

Cependant la mission de Pontchâteau étoit déjà avancée : elle finit donc que l'immense travail projeté par Montfort étoit à peine ébauché. Mais ni le missionnaire, ni les fidèles ne furent rebutés par la longueur et la difficulté de l'ouvrage. On y travailla tous les jours durant quinze mois, et tous les jours avec un zèle et une activité qui tenoient du prodige. On comptoit souvent cinq et six cents travailleurs, quelquefois même plusieurs milliers; car on y venoit de plusieurs lieues à la ronde, et ce n'étoient pas seulement des gens de la campagne, ouvriers et autres accoutumés au travail des mains; mais des gens de toute condition, dont quelques-uns se rendoient en voi-

ture. Tous apportent avec eux leur nourriture et leurs outils. Parmi cette multitude d'hommes et de femmes, d'enfans et de vieillards, il n'y avoit pas la moindre confusion, pas la moindre perte de temps. Tout s'y faisoit avec autant d'ordre et d'activité que s'il y eût eu grand nombre de personnes chargées de diriger et presser l'ouvrage. La piété, qui seule animoit les travailleurs, sembloit doubler leurs forces. Les ouvriers de profession disoient eux-mêmes que jamais ils n'eussent été capables d'en faire autant, pour quelque salaire que ce fût. Le silence n'étoit guère interrompu que par la récitation du rosaire et le chant des cantiques. Montfort en avoit composé plusieurs tout exprès pour la circonstance. C'étoit comme un concert céleste qui soulageoit les corps en encourageant les âmes. Le saint missionnaire animoit toute l'entreprise, et cependant il ne laissa pas de donner les exercices de la mission à Landemont, Saint-Sauveur, la Boissière, la Renaudière, Mizillac, Herbignac, Camoël, Assérac, Saint-Donatien, la Moëre, Bouguenais et autres paroisses. Mais dans l'intervalle de ces missions, il ne manquoit pas de visiter les travailleurs, et même quand les lieux étoient plus voisins de Pont-

château, il alloit tous les jours libres présider à l'ouvrage et y prendre part. Sa présence inspiroit une ardeur nouvelle. Une seule de ses paroles étoit pour ces bonnes gens un précieux salaire. Ils se croyoient aussi bien récompensés des fatigues de la journée, lorsque le soir, à la lueur d'une lampe, il leur étoit permis de voir, dans une grotte où elles étoient provisoirement déposées, les différentes statues dont le calvaire devoit être embelli.

Enfin, à force de temps, de bras et de courage, l'ouvrage se trouva près d'être achevé. S'il étoit alors, comme on l'assure, tel qu'il est aujourd'hui, le fossé avoit mille soixante-seize pieds de circonférence à l'extérieur, trente-six pieds de largeur moyenne et douze pieds de profondeur. Il n'y avoit qu'une entrée à l'orient. Elle est aujourd'hui fermée par une barrière de dix pieds de longueur, soutenue par quatre piliers. En dedans du fossé étoit une première terrasse de vingt-huit pieds de largeur, puis un mur qui soutenoit une deuxième terrasse, plus haute de trois pieds et large de vingt-deux. Un second mur de trois cent soixante dix pieds de longueur, entouroit le pied de la montagne artificielle et en soutenoit les terres. Cette montagne, en

forme de pain de sucre, avoit quarante pieds de hauteur, et cent soixante-six pieds de circonférence à son sommet, qui étoit terminé en plate-forme. Il n'y avoit alors qu'une route, tournant en forme de colimaçon, pour monter jusqu'au sommet. La plate-forme étoit entourée d'un mur de cinq pieds de hauteur, qui portoit une claire-voie, et des piliers de distance en distance. C'est au milieu de cette enceinte que Montfort fit placer la croix de Notre-Seigneur, tournée vers l'orient, et ayant à sa droite celle du bon larron, peinte en vert, et à sa gauche celle du mauvais larron, de couleur noire. Celle de Notre-Seigneur étoit rouge, haute de cinquante pieds et grosse à proportion. Le Christ en bois, qui y étoit attaché, et que l'on conserve encore, avoit cinq pieds trois pouces de hauteur; la tête en étoit très-inclinée. Un saint Esprit surmontoit le haut de la croix. Au pied étoient placées les statues de Notre-Dame-de-Pitié, de saint Jean l'évangéliste et de sainte Madeleine.

Montfort avoit cherché, par d'ingénieux rapprochemens, à fournir aux fidèles de pieux sujets de méditations. D'un côté de l'entrée de la plate-forme, il avoit fait placer une figure du serpent d'airain, dont la vue guérit autre-

fois les Israélites, et de l'autre côté il avoit mis un *Ecce homo*. A droite et à gauche de la première entrée du calvaire, étoient deux petits jardins de quinze pieds en carré : l'un représentoit le jardin de délices, où le premier homme pécha; l'autre le jardin de douleurs, où le péché fut expié par l'agonie du nouvel Adam. Le grand dévot de Marie ne pouvoit pas l'oublier dans cette circonstance. Aux piliers qui surmontoient le mur de clôture de la plate-forme, étoit attaché un immense rosaire, dont les grains étoient énormes, et qui, retombant en guirlande d'un pilier à l'autre, entouroit tout le sommet de la montagne. Sur la terrasse inférieure, il fit planter cent cinquante sapins, et de distance en distance, un cyprès pour marquer les dixaines; de sorte qu'on pouvoit, en faisant le tour de la montagne, et se réglant sur les arbres, réciter le rosaire entier. De plus, sur la terrasse supérieure, le long du mur qui soutenoit le pied de la montagne, il vouloit faire construire quinze chapelles, accompagnées chacune d'un petit jardin, et destinées à représenter les quinze mystères du rosaire. Déjà trois de ces chapelles étoient construites.

De toutes parts on accouroit pour admirer

un ouvrage qui sembloit exiger les richesses d'un prince, et que la piété seule avoit entrepris et conduit au point où il étoit. De douze lieues on apercevoit ce calvaire, et c'étoit pour tout le pays un juste sujet d'orgueil. Montfort s'étoit fait autoriser par l'évêque de Nantes, à bénir solennellement la croix, et pour donner à cette cérémonie plus de pompe et d'à-propos, il l'avoit fixée au 14 septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix. Tout le cérémonial étoit réglé. Quatre prédicateurs devoient à la fois prêcher de différens côtés de la montagne, pour que tout le monde pût entendre la parole de Dieu. Déjà de toutes parts on se mettoit en mouvement. La ville de Pontchâteau et les bourgades voisines pouvoient à peine suffire à l'affluence des étrangers, qu'attiroit la fête. Les parens de Montfort y étoient eux-mêmes accourus. La joie étoit universelle, et la piété se promettoit un beau jour. Quelle fut la consternation générale quand, à quatre heures du soir, la veille même de la cérémonie, arriva de l'évêché une défense expresse de passer outre! Montfort partit sur-le-champ pour Nantes; mais le lendemain matin il étoit de retour, et n'avoit rien obtenu. Cependant tout le peuple

s'étoit rendu au calvaire, et, à l'exception de la bénédiction, tout se fit comme il avoit été réglé : la piété affligée n'en sembla que plus vive.

De Pontchâteau, Montfort étoit allé commencer une mission à Saint-Molf; mais voilà que le quatrième jour, une défense de continuer à exercer le saint ministère dans le diocèse de Nantes, lui fut signifiée de la part de l'évêque, par un de ces prêtres jansénistes avec qui, quelques années auparavant, il avoit refusé de travailler, et qui, dans cette circonstance, sembloient fiers de pouvoir s'en venger. Le pieux missionnaire ne laissa pas entendre la plainte la plus légère, et obéit sur-le-champ, avec autant de tranquillité que s'il se fût agi de la chose du monde la plus agréable. On a déjà dit ailleurs qu'il s'agissoit ici non d'un interdit véritable, mais d'une simple restriction de pouvoirs, et que le certificat donné deux ans après par le même évêque de Nantes, ne permettoit pas de supposer autre chose. Aussi Montfort ne cessa-t-il point de dire la messe, et n'eut-il besoin d'aucune absolution canonique pour aller travailler dans les diocèses voisins. La fureur impie des jansénistes n'étoit pas satisfaite. Tous les moyens lui furent bons pour arriver à son but. On écrivit de tous cô-

tés aux petits et aux grands. On représenta le saint missionnaire comme un homme ambitieux qui traînoit à sa suite des millions de personnes, et le calvaire de Pontchâteau comme une forteresse environnée de douves et de souterrains, où les ennemis pourroient se cantonner en cas de descente. L'affaire fut portée jusqu'à la cour; et, sur le rapport de quelques personnes mal instruites ou mal intentionnées, parut un ordre exprès de démolir le calvaire. Le commandant de la milice du canton fut chargé de le faire exécuter. Quatre ou cinq cents travailleurs des paroisses voisines eurent ordre de se rendre au calvaire avec tous leurs outils. On leur avoit caché quel devoit être l'objet de leurs travaux. Quand ils virent qu'il s'agissoit de détruire le calvaire, leur force les abandonna : ils se mirent tous à genoux, et les larmes aux yeux, firent réparation à la croix de l'outrage qu'elle alloit recevoir. Le commandant eut beau menacer, rien n'avança les deux premiers jours. Enfin, le troisième, il s'avisa d'un expédient qui lui réussit. Il ordonna qu'on sciât la croix. A l'instant, ces bonnes gens, qui craignirent que le Christ ne se brisât en tombant, s'offrirent à l'environner pour le détacher. Jamais on ne vit représenta-

tion plus vive de ce qui se passa sur le calvaire, lorsqu'on y descendit de la croix le corps même de l'homme-Dieu. Tandis que quelques-uns faisoient l'office de Joseph et de Nicodème, tout le reste du peuple étoit à genoux, et témoignoit sa douleur par ses larmes et ses sanglots. On descendit aussi les figures du bon et du mauvais larron. Toutes ces figures furent déposées dans une maison de Pontchâteau, où quatre ans plus tard, Montfort lui-même alla les chercher. Cependant le travail de la démolition avançoit lentement. Ces mêmes hommes aux bras de fer pour construire le calvaire, n'avoient plus, dit une relation, que des bras de laine pour le détruire. Au chant joyeux des cantiques avoient succédé les soupirs et les larmes. Enfin, après trois mois de travail, la montagne étant à peu près détruite, et les douves en partie comblées, on en resta là.

La démolition du calvaire eût paru à bien d'autres un juste sujet de peine et de murmure; mais Montfort ne voyoit que Dieu, ne connoissoit d'autre bien que l'accomplissement de sa sainte volonté. « Dieu soit béni ! » dit-il avec tranquillité au premier avis du coup qu'on méditoit; Dieu soit béni! Je n'ai

» point cherché ma gloire, mais uniquement
 » celle de Dieu; j'espère en recevoir la même
 » récompense que si j'avois réussi. » Il se re-
 tira alors chez les Jésuites de Nantes pour y
 faire une retraite de huit jours. Le père de
 Préfontaine, un des directeurs de cette mai-
 son, l'y reçut et ne soupçonna pas même à
 son air qu'il eût quelque sujet de chagrin.
 Ayant ensuite appris l'affaire de Pontchâteau,
 il en parla à Montfort, qui lui confirma cette
 nouvelle; mais sans qu'il lui échappât la
 moindre plainte contre ceux qui lui avoient
 attiré cette mortification. « Ce que j'avois vu,
 » dit ce père, ce que j'avois su de lui, me
 » l'avoient fait jusqu'alors regarder comme
 » un grand homme de bien; mais cette pa-
 » tience, cette soumission à la divine Provi-
 » dence, dans une occasion si délicate; la sé-
 » renité, la joie même, qui paroissoit sur son
 » visage, malgré un coup si accablant pour
 » lui, me le firent alors regarder comme un
 » saint, et m'inspirèrent des sentimens de res-
 » pect et de vénération pour sa vertu, que j'ai
 » toujours conservés depuis, et que je conser-
 » verai jusqu'à la mort. »

La tradition du pays porte que le saint
 prêtre voyant démolir son calvaire, annonça

qu'il seroit rétabli jusqu'à deux fois. Pour
 montrer l'accomplissement de cette prophé-
 tie, et le doigt de Dieu dans l'œuvre de son
 serviteur, nous allons suivre, jusqu'à nos
 jours, l'histoire de ce calvaire célèbre. Les
 terres de la montagne s'étoient, avec le temps,
 éboulées dans les douves, de manière qu'il lui
 restoit à peine dix pieds d'élévation, trente-
 sept ans plus tard. A cette époque, M. Aud-
 bon, second successeur de Montfort, vint avec
 quelques-uns des prêtres de sa compagnie,
 donner une nouvelle mission à Pontchâteau.
 Il y trouva la mémoire du saint prêtre en bé-
 nédiction, et crut l'occasion favorable pour
 rétablir son calvaire. Son projet, adopté avec
 empressement, fut mis à exécution avec un
 zèle infatigable. Le travail étoit encouragé par
 M^{sr} Louis de Bourbon, duc de Penthièvre et
 amiral de France, qui voulut bien poser lui-
 même la première pierre, le 3 juillet 1747. Il
 donna 600 fr. pour aider à bâtir dans le pied
 de la montagne une chapelle et un saint sé-
 pulcre. Les trois croix furent replacées; à
 celles des deux larrons étoient attachées les
 anciennes figures, que l'évêque de Nantes
 avoit, à cet effet, renvoyées à Pontchâteau avec
 celle de la Madeleine; on ne sait ce qu'é-

toient devenues celles de la sainte Vierge et de saint Jean. Le Christ avoit été transporté dans la maison des successeurs de Montfort, à Saint-Laurent-sur-Sèvre. M. Audubon en fit sculpter un autre pour la nouvelle croix.

Tous ces travaux étoient déjà bien avancés, quand survinrent encore des oppositions. M. Audubon se hâta de faire, comme en cachette, la bénédiction du nouveau calvaire, et les choses en restèrent là. Les croix des deux larrons tombèrent vers 1764, et la croix principale, déjà inclinée depuis plusieurs années, tomba à son tour vers 1774. Les figures furent déposées dans la chapelle, et le calvaire resta sans croix jusqu'en 1785. Alors, à l'occasion d'une mission, on y en plaça trois nouvelles. Elles subsistoient encore quand, en 1793, les révolutionnaires impies, furieux des hommages dont ce calvaire étoit l'objet, s'y rendirent une nuit, abattirent les croix, mirent le feu à la chapelle et détruisirent tout ce qu'ils purent. En 1803, quelques personnes pieuses firent planter trois modestes croix sur le sommet du calvaire; mais, du reste, ce n'étoit qu'un monceau de ruines dont l'aspect désoloit la piété. Enfin, M. Gouray, curé actuel

de Pontchâteau, ayant, après bien des démarches, obtenu l'autorisation de relever ces ruines, mit la main à l'œuvre, le 5 février 1821. Les princes qui régnoient alors en France accordèrent, à la sollicitation de M. l'amiral Hagan, un témoignage de leur intérêt pour cette pieuse entreprise. Leur exemple fut imité, et de cette époque jusqu'à 1838, les offrandes de la piété se sont élevées à plus de 21,000 fr. Cette somme considérable eût été pourtant bien loin de suffire à la dépense; mais beaucoup d'autres dons furent faits en bois, pierres et autres matériaux. Puis on vit se renouveler l'empressement de toutes les populations voisines pour concourir de leurs propres mains à la restauration de ce monument. C'étoit la même ardeur, la même piété, le même ordre qu'au temps de Montfort. Vingt-un mille neuf cent cinquante-trois journées furent ainsi données gratis, depuis le 5 février 1821, jusqu'au 23 novembre de la même année, jour où le nouveau calvaire fut solennellement béni par M^sr l'évêque de Nantes. Malgré la pluie, plus de dix mille personnes étoient accourues à cette pieuse et brillante cérémonie.

On assure avoir suivi, comme nous l'avons dit plus haut, dans la restauration du monu-

ment, les plans et dimensions qu'avoit donnés Montfort. Seulement il y a aujourd'hui en face de l'unique entrée du Calvaire une belle chapelle de quarante-cinq pieds de longueur, avec un clocher surmonté d'une flèche. En avant de la porte principale de cette chapelle est placée sur un haut piédestal une statue du saint missionnaire. Sur les terrasses, à la place des sapins et des cyprès, sont plantés deux rangs d'ormeaux, et au lieu des chapelles du rosaire on a construit sur le mur qui entoure le pied de la montagne quatorze grottes de cinq pieds d'élévation, où sont représentées les stations du chemin de la croix. Deux escaliers de soixante-trois marches, partant de chaque côté de la chapelle, conduisent en tournant jusqu'au sommet de la montagne. De toutes les anciennes statues, la seule qui subsiste encore, celle de Notre-Seigneur, avoit été rendue à sa destination primitive; mais on l'a depuis redescendue et renfermée dans la chapelle, afin de pouvoir la conserver plus long-temps.

La mémoire de Montfort est si chère, et sa réputation de sainteté si grande dans tout le pays de Pontchâteau, que son calvaire, alors même qu'il étoit en ruines, n'a cessé d'être un

rendez-vous de piété. Mais, quand les excès de la révolution française vinrent réveiller la religion des peuples fidèles, et leur faire sentir plus vivement le besoin de la prière, ce fut alors surtout qu'on vit la piété suppliante accourir de plusieurs lieues de distance au calvaire de Montfort. Cet empressement n'a pas cessé depuis cette époque désastreuse, et la restauration de ce pieux monument n'a fait que l'accroître. Plusieurs grandes cérémonies s'y sont faites, et toutes ont été marquées par un concours prodigieux de fidèles. Quand eut lieu, par exemple, la translation d'une parcelle de la vraie croix, le 8 septembre 1825, on vit se presser autour du calvaire, quinze ou dix-huit mille personnes. Là se trouvoient réunies au clergé les autorités civiles et militaires du pays. Là, chaque paroisse se distinguoit par sa bannière. Deux mille sept cents femmes, rangées sur les terrasses, entouroient de leurs étendards blancs le pied de la montagne, tandis qu'à son sommet, des hommes groupés autour de la croix y faisoient flotter douze cents étendards rouges: glorieuse réparation ménagée par la Providence, à la croix et à son apôtre. Au reste, ce n'est pas la seule manière dont Dieu se soit plu à relever, en

ce lieu, la gloire de son serviteur. Des témoignages, juridiquement examinés et reconnus dignes de foi, attestent qu'une multitude de personnes y ont obtenu, par l'intercession de Montfort, des grâces signalées et des guérisons miraculeuses. L'isolement du calvaire ne permet pas de constater également tous ces faits; mais un témoin très-recommandable ne craint pas d'assurer qu'on peut, sans exagération, en porter le nombre au-delà de deux cents.

CHAPITRE SEPTIÈME.

DEPUIS L'ÉRECTION DU CALVAIRE DE PONTCHATEAU EN 1710, JUSQU'AUX PREMIERS TRAVAUX DE MONTFORT A LA ROCHELLE EN 1711.

Nous avons vu qu'après son humiliation à Pontchâteau et à Saint-Molf, Montfort s'étoit retiré à Nantes, et avoit commencé par y faire une retraite de huit jours, chez les Jésuites ses directeurs ordinaires. Il resta dans

la ville, au milieu de ses ennemis triomphans, sans songer à quitter ce diocèse, jusqu'à ce que la Providence l'appelât elle-même dans un autre. Moins occupé des œuvres extérieures de zèle, il sut mettre ce loisir à profit pour son intérieur, et donna chaque jour plus de temps à l'oraison. Afin d'avoir part aux œuvres méritoires d'un grand nombre de saintes ames, et aussi pour témoigner sa dévotion particulière envers le grand prédicateur du rosaire, il désira être admis dans le tiers-ordre de la pénitence, autrement dit le tiers-ordre de saint Dominique, et il y fit profession, selon les formes ordinaires, le 10 novembre, dans le couvent des Dominicains de Nantes. Ce soin de Montfort pour sa propre sanctification, et les entraves mises au développement de son zèle, ne l'empêchèrent pas de se rendre utile, en plus d'une manière. Une dame de piété lui avoit donné une petite maison dont il faisoit sa demeure ordinaire, et qu'il nommoit *la Providence*, nom qu'elle conserve encore aujourd'hui. Il y disposa une petite chapelle qu'il fit approuver pour y pouvoir dire la messe, et on continua après lui de l'y célébrer, et d'y réunir grand nombre de fidèles pour la récitation du rosaire. Bientôt il trouva moyen d'acheter une

autre petite maison, voisine de la première, pour y retirer des pauvres incurables hors d'état de mendier leur pain. Ainsi furent jetés les fondemens d'un hôpital qui manquoit à la ville de Nantes. Il contribua aussi beaucoup, par ses conseils et ses encouragemens comme inspirés, à l'établissement qui fut fait alors sur la place Bretagne, d'une maison destinée à recevoir, pendant leur convalescence, les malades sortant de l'Hôtel-Dieu. Montfort forma encore, sous le nom d'*Amis de la Croix*, une association de personnes pieuses, à laquelle il donna des réglemens pleins de sagesse. Nous parlerons ailleurs de la lettre admirable qu'il lui écrivit quelques années plus tard.

Mais le trait le plus remarquable de la charité du saint prêtre durant son séjour à Nantes, fut le soulagement d'une foule de malheureux qui lui durèrent la vie. La Loire s'étant débordée extraordinairement, avoit envahi plusieurs quartiers de la ville. Celui de Biesse, qui s'étend du pont de Pirmil au pont de la Madeleine, étoit submergé au point qu'on n'apercevoit bientôt plus que les toits des maisons. Beaucoup de gens, pauvres pour la plupart, ayant été surpris par l'inon-

nation, n'avoient eu que le temps d'échapper à la fureur du fleuve, en gagnant les plus hauts étages, mais sans aucunes provisions. Après s'être sauvés de l'eau, ils étoient menacés de mourir de faim. On s'apitoyoit sur leur sort, et pourtant on n'osoit parler de les secourir. Ce n'étoit plus seulement un fleuve à franchir, mais cent torrens rapides, entraînant avec violence des troncs d'arbres et des glaçons énormes. Rien ne fut capable d'effrayer l'homme de Dieu. Il parcourut la ville, et eut bientôt recueilli toutes les provisions nécessaires : c'étoit le plus facile. Il falloit déterminer des bateliers à transporter ces secours, et tous paroisoient fort peu disposés à risquer évidemment leur vie en pure perte. L'argent ne les tentoit pas; au reste, Montfort n'en avoit point à leur offrir; mais il parla avec la voix puissante d'un prophète, et les brûlans accens de la charité; puis sautant le premier dans un bateau, il s'écria : *Non, vous n'y perdrez pas la vie; mettez en Dieu votre confiance, et suivez-moi.* Animés par ses paroles, les bateliers l'imitent, et semblent ne plus rien craindre avec un tel pilote. Le bateau du missionnaire brave le premier le danger, les autres le suivent. La foule qui

couvre le rivage tremble, prie, espère. Enfin, la petite flotte arrive à sa destination. On descend par les plus hautes fenêtres, et les cheminées même, les provisions que réclament tant de malheureux ; puis, avec le même bonheur, les bateaux reviennent à terre, et sont accueillis par des applaudissemens unanimes.

Montfort pouvoit justement espérer qu'un tel acte de dévouement rétablirait, dans Nantes, toute sa réputation, et cette espérance auroit retenu un homme moins détaché que lui de toute gloire humaine. Mais depuis plusieurs mois, il n'attendoit plus que l'ordre de la Providence pour aller ailleurs exercer son zèle. Dès qu'il le connut, il partit. Un évêque de sainte mémoire, monseigneur de Champflour, dont le pieux missionnaire étoit connu, l'appela à La Rochelle, et il eut le bonheur d'apprécier assez son mérite pour le conserver toujours à son diocèse. Montfort quitta donc Nantes, vers la fin de mars 1711 ; mais avant de se rendre à La Rochelle, il lui fallut remplir la promesse qu'il avoit faite à M. le curé de la Garnache, au diocèse de Luçon, de donner à ses paroissiens les exercices d'une mission. Le ciel versa sur ses travaux les bénédictions les plus abondantes. La paroisse entière fut re-

nouvelée. Le saint prêtre fit ériger une croix, dont on conserve encore un morceau incrusté dans une autre croix, placée au même lieu. Il voulut aussi laisser à la Garnache un monument de sa dévotion pour la reine des Vierges. Il y avoit à l'entrée du bourg, sur une éminence, une ancienne chapelle assez grande, mais comme abandonnée. Il entreprit de la rétablir, et d'y placer une statue de la sainte Vierge, sous le nom de *Notre-Dame-de-la-Victoire*. Ayant, à cet effet, obtenu l'agrément de l'évêque de Luçon et des habitans de la Garnache, il traça un plan, et fit aussitôt commencer l'ouvrage : un autel de très-belles pierres fut construit. Au lieu d'un tableau, il y fit placer un pavillon dont les rideaux, pendant des deux côtés, étoient soutenus par des anges. Sous le milieu du pavillon devoit être une niche, de forme ovale, qu'entoureroit un rosaire, et d'où sortiroient des flammes et des rayons d'or du plus bel effet. Dans la niche, et sur un piédestal doré, une statue de la sainte Vierge, tenant son divin Fils sur ses bras, devoit être placée avec l'inscription : *Notre-Dame-de-la-Victoire*. Comme cet ouvrage demandoit du temps, et que le saint missionnaire ne pouvoit retarder

son départ, il quitta la Garnache, mais en promettant d'y revenir, l'année suivante, faire la bénédiction solennelle de la statue. Il fixa, pour cette cérémonie, le 12 mai, jour de l'Ascension de Notre-Seigneur.

L'intérêt de ses pieux établissemens de Nantes obligea Montfort d'y retourner, avant de se rendre à La Rochelle. Il alla donc y passer quelques jours, et en repartit vers le commencement de mai. Sur sa route, se trouvoit la paroisse de Saint-Hilaire-de-Loulai, diocèse de Luçon. Le curé étoit allé le voir à la mission de la Garnache, et charmé des grands biens qu'il y faisoit, il l'avoit prié d'accorder la même faveur à sa paroisse. Le jour étoit fixé, et le curé avoit lui-même annoncé la mission, mais c'étoit malheureusement un de ces hommes trop faciles à tromper. Un émissaire des ennemis du saint prêtre étoit venu le trouver, puis, avec toute l'adresse de Satan, étoit parvenu à perdre absolument Montfort dans son esprit. Quelle fut la surprise du missionnaire à qui tout devoit faire attendre la plus amicale réception, lorsqu'à son arrivée, il ne se vit accueilli que par des injures et des reproches! Il étoit très-tard, et le saint voyageur étoit extrêmement fatigué et

tout trempé de pluie : il se vit obligé pourtant d'aller chercher ailleurs le soulagement dont il avoit besoin. Ayant également été refusé dans une hôtellerie, il se retiroit en bénissant Dieu, et se dispoisoit à rester toute la nuit à l'air, sans aucune nourriture, lorsqu'une pauvre femme le voyant passer lui demanda où il alloit si tard. « Ma bonne amie, lui répondit » Montfort, je cherche quelqu'un qui veuille » bien me retirer cette nuit pour l'amour de » Dieu. » — « Je suis bien pauvre, repartit » la femme, mais j'ai encore un peu de pain » et de paille à votre service; entrez, je vous » prie, avec votre compagnon. » Il y passa délicieusement la nuit, et alla le lendemain dire la messe à Montaigu, dans l'église des Dames de Fontevrault. Ces vertueuses Filles furent si édifiées de sa piété, qu'elles ne voulurent pas le laisser partir, sans mettre à profit la grâce de sa visite. Il y en eut peu qui ne désirassent prendre ses conseils. Toutes en furent grandement consolées et encouragées dans le bien; il leur sembloit voir dans un corps mortel un ange envoyé de Dieu pour le bien de leurs ames.

Il poursuivit de là son chemin vers La Rochelle. Passant à Luçon, il s'y arrêta pour

faire une retraite au séminaire, dirigé alors par les Jésuites, ses amis de tous les lieux et de tous les temps. Ceux-ci, qui le connoissoient de réputation, le reçurent à bras ouverts comme un ami, et surtout comme un saint. Ils ne craignirent pas de faire connoître à leurs séminaristes l'estime qu'ils avoient pour lui, et Dieu sembla se plaire à confirmer leur jugement, en laissant paroître au dehors quelque chose des grâces dont il inondoit cette ame si privilégiée et si fidèle. Une fois entre autres qu'il célébroit la messe, l'opération de la grâce en lui fut si forte, qu'après la consécration, il resta près d'une demi-heure comme en extase. Il fallut lui faire une sorte de violence pour le rappeler à lui.

Sa retraite finie, il alla passer quelques jours chez les Pères Capucins, qui désirèrent avoir aussi l'avantage de posséder le saint missionnaire dans leur maison, et ce fut là qu'il composa son beau cantique sur le respect humain. Bien des raisons demandoient qu'il fût saluer l'évêque de Luçon, François de Lescure. Il y alla, et fut présenté au prélat par un dignitaire du Chapitre. Le lendemain, qui étoit le cinquième dimanche après Pâque, l'évêque le fit prêcher à la cathédrale, en sa

présence. Le missionnaire, après avoir expliqué l'Évangile, qui traite de la prière en général, fit tomber son discours sur la prière du rosaire. C'étoit une matière qu'il traitoit supérieurement; aussi M. de Lescure en parut-il pleinement satisfait. Cependant, comme il dépeignoit avec énergie les excès des Albigeois, au temps de saint Dominique, Montfort s'aperçut que deux chanoines se regardoient, en se montrant mutuellement l'évêque; il craignit d'avoir laissé échapper quelque parole inconsiderée, et s'en ouvrit, après le sermon, au dignitaire qui lui témoignoit tant de bonté. Celui-ci le rassura, mais il ajouta qu'il se seroit, sans doute, moins appesanti sur les maux causés en France par les Albigeois, s'il avoit su que ce prélat étoit d'Albi. Dans la crainte que des gens mal intentionnés ne tirassent avantage de cette innocente méprise, il lui conseilla d'aller trouver l'évêque, et s'offrit encore à le conduire. Le missionnaire raconta ingénument son embarras à M. de Lescure, qui lui fit l'accueil le plus gracieux. *Monsieur de Montfort*, lui dit-il en souriant, *d'une mauvaise souche, il en sort quelquefois de bons rejetons.* Ce trait de candeur ne put qu'augmenter la bonne

opinion que le pieux prélat avoit déjà de Montfort. Sans les engagemens de celui-ci avec l'évêque de La Rochelle, il auroit sans doute essayé de le retenir. Au reste, nous le verrons, quelques mois plus tard, lui écrire, et le presser d'aller donner les exercices de la mission à l'Isle-Dieu et dans d'autres paroisses de son diocèse.

Le saint voyageur quitta Luçon dès le lendemain, et arriva le jour même à La Rochelle, mais si tard qu'il lui fallut coucher à l'auberge. Il n'y fit pas grands frais; toute sa dépense avec celle de son compagnon n'excéda pas une douzaine de sous. Cependant, comment payer cette modique somme, dont il n'avoit pas seulement le premier denier? Il laissa son bâton en gage, avec promesse de le retirer bientôt, et s'en alla droit à l'hôpital. C'étoit là que son cœur le portoit toujours. Après avoir dit la messe, il fut visiter les malades, et leur parla avec son onction ordinaire. Une personne pieuse, M^{lle} Prévôt, témoin de ces divers actes de piété et de charité, rencontrant au sortir de l'hôpital un des directeurs du séminaire, ne put s'empêcher de lui parler avec admiration du prêtre étranger qu'elle venoit de voir. Au portrait qu'elle lui en fit, celui-ci,

qui avoit autrefois connu particulièrement Montfort, et qui, sans doute, s'attendoit à son arrivée prochaine, n'eut pas de peine à le reconnoître. Ce qu'il en dit, de son côté, fit désirer à la pieuse demoiselle le bonheur de le loger dans sa maison. Transportée de joie, elle retourna donc aussitôt à l'hôpital et pressa le saint prêtre de venir avec son compagnon prendre son logement chez elle. On pense bien que Montfort ne tarda pas à recouvrer son bâton. Dès le jour même il alla voir le directeur dont nous avons parlé, pour le remercier du service qu'il venoit de lui rendre. Celui-ci n'eut rien de plus pressé que de porter à l'évêque la nouvelle de l'arrivée du missionnaire, et il le fit dans les termes les plus propres à le confirmer dans l'idée favorable qu'il en avoit déjà. Ce prélat, également distingué par son zèle et par ses lumières, lui donna, dès la première entrevue, les témoignages les plus expressifs d'une confiance que rien ne put jamais altérer, et qui fixa jusqu'à la mort le saint prêtre dans le diocèse de La Rochelle.